

LES ARTICLES EN LIGNE

KADATH

Le Déluge de Manu

Jacques Gossart

Septembre 2024

Le Déluge de Manu

Le mythe du Déluge dans l'Inde antique, et ses rapports avec d'autres mythes diluviens

Jacques Gossart

« Le Bienheureux Seigneur dit :

Cette discipline immuable, c'est à Vivasvant que je l'ai annoncée ; Vivasvant l'a exposée à Manu, Manu l'a dite à Ikshvâku. »

(*Bhagavadgītā*, IV.1¹)

Mise en bouche

Au-delà des différents récits présents dans la plupart des grandes mythologies, le mythe du Déluge est, aussi et peut-être surtout, un déluge d'hypothèses, d'opinions, d'interprétations et de convictions. Florilège :

« Ainsi, nous le répétons, le déluge biblique est un fait historique réel. Seulement le phénomène fut local, comme tous les phénomènes de ce genre ; il fut la conséquence du soulèvement des montagnes de l'Asie occidentale. »

(Louis Figuiet, médecin, pharmacien et chimiste, surnommé le Père de la vulgarisation²)



« Le déluge fut un cataclysme mondial d'une ampleur démesurée ; au point que les eaux couvrirent toutes les montagnes d'alors, qui, au demeurant, pouvaient être de faible altitude. »

(Jean Flori, historien médiéviste et Henri Rasolofomasoandro, mathématicien et théologien³)



« Nous allons voir que, dans tous les cas [des différents récits du déluge], le but recherché est de détruire l'humanité corrompue (à savoir celle qui vénère la Grande Mère, l'humanité structurée autour de la notion du divin féminin), pour ne laisser émerger qu'un seul Juste qui donnera naissance à une humanité meilleure : l'humanité patriarcale, structurée autour du divin mâle. »

(Françoise Gange, philosophe, socio-ethnologue et romancière⁴)



¹ Esnoul & Lacombe, 1976.

² Figuiet, 1883, p. 458, 461.

³ Flori & Rasolofomasoandro, 1974, p. 228.

⁴ Gange, 2002, p. 283.



« [Dans la pensée archaïque,] [b]eaucoup d'événements décrits avec des images propres à la réalité terrestre ne se produisent cependant pas sur terre. [...] Malgré les efforts déployés par de pieux archéologues, le rapprochement entre le récit biblique et des événements géophysiques réels reste hautement hypothétique. [...] Les "inondations" se réfèrent à une ancienne image astronomique, fondée sur une géométrie abstraite. »

(Giorgio de Santillana, historien et philosophe des sciences et Hertha von Dechend, anthropologue⁵)

C'est quoi, un Déluge ?

Cet article traitant du Déluge, il convient, et cela avant toute autre considération, de définir le plus exactement possible ce dont nous allons parler. Dans sa forme la plus classique,

« [l]e déluge est un cataclysme cosmique qui provoque l'inondation de la terre, par suite d'une décision divine, généralement pour punir les hommes, jugés mauvais, ou imparfaits [...], ou coupables d'avoir enfreint un tabou, mais aussi, parfois, sans raison⁶. »

C'est cette définition que nous suivrons ici pour circonscrire le champ de nos investigations et de notre réflexion... à quelques nuances près, comme nous le verrons. Et quoique cette distinction ne soit pas toujours aussi nette dans la littérature, j'ai choisi d'attribuer systématiquement la majuscule à ce terme – « Déluge » donc –, afin de bien distinguer, d'un côté, le phénomène cataclysmique de notre définition et, de l'autre côté, les inondations et autres fortes pluies qui font régulièrement la une de notre actualité et qui, elles, prennent la minuscule.

Un Déluge, deux Déluges, trois...

Le Déluge est un sujet couramment abordé dans les mythologies. Parmi les récits les plus connus, on trouve évidemment le récit biblique, adaptation tardive de récits mésopotamiens qui remontent à la période sumérienne. Toutefois, ce phénomène de Déluge ne se limite pas au seul Proche-Orient. En témoignent les Déluges grecs d'Ogygès et de Deucalion, les grandes inondations évoquées dans le *Popol-Vuh* des Mayas-K'iche, les récits diluviens des Wayuu de Colombie, des Muratos d'Amazonie et des Mandans des Grandes Plaines amérindiennes, les Déluges chinois de Nǚwā et scandinave d'Ymir, les récits de cités européennes englouties, telle la mythique Ys en Bretagne, sans oublier tout à fait des phénomènes qui, s'ils ne sont pas spécifiquement qualifiés de « Déluges » dans la littérature, sont en rapport direct avec des eaux mythologiques assassines, l'exemple qui vient naturellement à l'esprit étant bien sûr l'engloutissement de la célèbre Atlantide⁷. Cela dit, le fait qu'il y eut de nombreux Déluges est connu depuis fort longtemps, même si cette connaissance a parfois été occultée. Grand connaisseur en la matière puisqu'on lui doit de nous avoir fait découvrir l'histoire de l'Atlantide, Platon (428/7-348/7 AEC⁸) insiste sur l'existence de ces Déluges multiples, ainsi qu'il le fait dire à un prêtre égyptien s'adressant au législateur grec Solon :

« il y a eu souvent et il y aura encore souvent des destructions d'hommes causées de diverses manières, les plus grandes par le feu et par l'eau, et d'autres moindres par

⁵ de Santillana & von Dechend, 2012, p. 88.

⁶ Le Quellec & Sergent, 2017, p. 275.

⁷ Sur les Déluges dans le monde, voir e.a. Gossart & Ferryn, 2013.

⁸ AEC : avant l'ère commune ; EC : de l'ère commune.

mille autres choses. [...] Tout d'abord, vous ne vous souvenez que d'un seul déluge terrestre, alors qu'il y en a eu beaucoup auparavant [...]. »
(*Timée*, 22d-23b⁹)

Il n'est donc pas étonnant que le thème diluvien soit également présent dans la mythologie indienne. Quant à savoir si l'origine des versions indiennes est locale ou étrangère, les opinions ont divergé au fil du temps et des recherches, ainsi que nous le verrons. Mais dans l'immédiat, et afin de nous mettre dans le bain – expression un peu risquée dans ce contexte –, voici déjà à quoi peut ressembler un Déluge indien, tel qu'il est raconté dans le *Mahābhārata*.



Figure 1. Une page du *Mahābhārata*. Aquarelle et or, 1670, Karnataka, Inde.
(Marsailly/Blogostelle)

L'homme et le petit poisson

Débutons par un bref curriculum vitae des deux personnages principaux par ordre d'entrée en scène : Manu et Matsya.

• MANU est un homme (*mānu*, « humain », « créature pensante »), mais pas n'importe quel homme. Il est Manu Svāyambhuva, « l'Homme Primordial », notre père à tous, et septième d'une série de quatorze Manu œuvrant au cours de notre *kālpa* ou ère cosmique. (La période correspondant au règne d'un Manu est appelée *manvantara*, « âge de Manu ».) Et parmi les noms qu'on lui donne, retenons celui de Vaivasvata, « Né du soleil ». Ses plus anciennes mentions se trouvent dans le *R̥gveda*, – le plus vieil ouvrage du corpus védique, et composé de 1017 hymnes adressés aux divinités –, comme ici, dans cet hymne au grand dieu védique Agni :

« Ô Agni, vénéré, conduis les dieux dans ton char enchanté ; tu es l'envoyé de Manu^[*10] qui fait le sacrifice. »
(*R̥gveda*, 1.13.4¹¹)

⁹ Chambry, 1969.

¹⁰ Plus précisément, Agni est ici le *hotṛ*, le prêtre chargé de réciter les stances du *R̥gveda* durant le sacrifice. À noter que mes interventions explicatives dans les citations se trouvent entre crochets [] et précédées du signe *.

¹¹ Le Bévillon, 2024.

Manu est à la fois progéniteur de la race humaine et premier législateur. À ce titre, il est symboliquement l'auteur d'un ouvrage, daté entre le II^e siècle AEC et le II^e siècle EC, intitulé *Mānavadharmaśāstra*, (ou encore *Manusmṛiti*), et connu en français sous le titre « Lois de Manu ». Y sont traitées quantité de normes politiques, juridiques et éthiques, mais également des doctrines cosmogoniques et religieuses, des pratiques ascétiques... bref, tout ce qui est nécessaire au fonctionnement harmonieux de la société brahmanique de l'époque. Et pour nos contemporains, il peut être un support de méditations aussi diverses que bénéfiques, par exemple¹² :

« Ce (monde) était obscurité, inconnaissable, sans rien de distinctif, échappant au raisonnement et à la perception, comme complètement dans le sommeil. »

(*Mānavadharmaśāstra*, I.5)

« Par l'attachement des organes (aux plaisirs sensuels) il est hors de doute qu'on se trouve corrompu, tandis qu'en les maîtrisant on parvient à la béatitude. »

(*Ibid*, II.93)

« Chacun naît seul, meurt seul, recueille seul (le fruit) de ses bonnes actions, et seul (le châtiment) de ses mauvaises. »

(*Ibid*, IV.240)

« Ce qu'un homme fait pour assurer son bonheur futur au détriment des personnes dans sa dépendance, tourne à mal pour lui en cette vie et après la mort. »

(*Ibid*, XI.10)

D'autres versets par contre sont plus difficilement exploitables de nos jours, par exemple ce grand classique :

« Quel que soit le membre dont un (homme) de basse caste (se sert pour) blesser un supérieur, ce (membre) doit être coupé : tel est l'ordre de Manu. »

(*Mānavadharmaśāstra*, VIII.279)

Ou encore, moins classique :

« (Absorber pendant un jour) de l'urine de vache, de la bouse de vache, du lait (doux), du lait suri, du beurre clarifié, de l'infusion d'herbe *kuśa*, (puis) jeûner (un jour et) une nuit, (constitue ce qu'on) appelle une pénitence *brûlante*. »

(*Mānavadharmaśāstra*, XI.213)

• MATSYA est un poisson (*mātsya* : « poisson ») ; un poisson unique en son genre. Car non content de parler comme vous et moi, il est, dans certaines versions, de caractère divin, et entre autres le premier des dix *avatāra* de Viṣṇu (Vishnou ; pour information, ces dix avatars sont brièvement énumérés dans l'encadré en fin d'article). Outre son rôle dans le récit diluvien que nous allons découvrir dans un instant, il peut s'enorgueillir d'avoir retrouvé les *Veda*, qui avaient été cachés dans les eaux par le démon Hayagrīva. Il est parfois considéré comme un aspect de Ketu, divinité du solstice d'hiver.

Figure 2. Matsya, avatar de Viṣṇu. Le haut du corps du dieu émerge du corps du poisson. Peinture à l'eau sur papier vergé, 1816. (British Museum, domaine public)

¹² Exemples in Strehly, 2022.

Il est temps à présent de faire connaissance avec les tribulations de nos deux héros, telles qu'elles sont narrées dans la version du *Mahābhārata*. Cette « grande [geste] des Bhārata » est l'histoire de la guerre entre deux branches du clan des Kuru, clan rattaché à la dynastie Bhārata¹³ : les Pāṇḍava et les Kaurava, en conflit pour le partage contesté de territoires et, accessoirement, pour une femme, jeune et belle cela va sans dire. La composition du *Mahābhārata* est traditionnellement attribuée au compilateur des *Veda*, le sage Vyāsa, lequel aurait, excusez du peu, bénéficié de l'aide du dieu Gaṇeśa (Ganesh) comme scribe. Notons en passant que, non content d'en être l'auteur, Vyāsa en est aussi l'un des acteurs puisqu'il se met en scène en tant que grand-père des héros.



Figure 3. Le sage Vyāsa (à droite) et le roi Janamejaya. Les deux personnages sont assis face à face sur des trônes décorés, avec un genou appuyé sur le siège et l'autre fléchi. Le roi porte les accessoires de son statut : une couronne sur sa tête, un arc appuyé sur son épaule, une flèche dans sa main droite et un carquois rempli reposant à ses côtés. Vyāsa est élégamment vêtu et paré de bijoux ; il a les cheveux emmêlés et une barbe nouée. Peinture à la gouache, illustrant un récit du *Mahābhārata*, fin XIX^e-début du XX^e siècle EC. (Domaine public)



Figure 4. Le dieu à tête d'éléphant Gaṇeśa (Ganesh). Sous la dictée du sage Vyāsa, il rédigea le *Mahābhārata* à l'aide, dit-on, d'une de ses défenses qu'il avait cassée pour lui servir de plume. C'est Brahmā en personne qui avait décidé de confier cette tâche à Gaṇeśa : « Envisageons, Ô sage [Vyāsa], que Ganesha soit le scribe qui écrive ce poème. » (*Mahābhārata*, 1,1¹⁴) Il eût été délicat de refuser... (Collection de l'auteur)

Historiquement parlant, la rédaction de cette gigantesque épopée s'étale ca. du IV^e-III^e siècle AEC au IV^e siècle EC¹⁵, son élaboration étant sans doute plus ancienne : déjà à l'époque du Buddha (VI^e siècle AEC), « la Grande bataille » – un des moments forts de l'épopée – était racontée par des bardes itinérants. Il est d'ailleurs à noter que cette Grande bataille pourrait avoir un fonds historique : des traces archéologiques la situeraient aux environs de Delhi, vers la fin du IX^e siècle AEC. Dans sa forme aboutie, l'œuvre compte 100 000 *śloka* (strophes de 32 syllabes), répartis en 18 livres. Outre le récit des batailles, on y trouve quantité d'enseignements traitant de sujets divers : religieux, moraux, légaux, etc. Le livre le plus connu est sans conteste la *Bhagavadgītā* (« Chant du

¹³ Le terme Bhārata, qui est par ailleurs le nom éponyme d'une tribu mentionnée dans le *Rgveda*, désigne également le pays des Indiens (Bhārata ou Bhārat).

¹⁴ Pivin, 2013, p. 28.

¹⁵ Il est toujours difficile de dater ce genre d'œuvre, qui plonge ses racines dans une tradition orale védique bien antérieure. Pour ce qui concerne le *Mahābhārata*, mais aussi le *Śatapathabrāhmaṇa*, le *Matsyapurāṇa* et le *Bhāgavatapurāṇa* (trois ouvrages que nous découvrirons plus loin), j'ai choisi de suivre les datations de Louis Frédéric. [Frédéric, 2018]

Seigneur »), chant mystique et texte philosophique. L'importance de l'œuvre est telle qu'on la considère comme le cinquième *Veda*.

Dans le *Mahābhārata*, l'histoire du Déluge constitue ce que l'on pourrait appeler une pause entre deux batailles. Dans cet épisode (*Mahābhārata*, 3,CLXXXVI), le roi Yudhiṣṭhira – l'un des cinq frères Pāṇḍava – demande au sage (*ṛṣi*) Mārkaṇḍeya de lui raconter l'histoire de Manu. Et Mārkaṇḍeya de s'exécuter de bonne grâce.

« Ô roi, meilleur des hommes, il y avait un grand et puissant *rishi* du nom de Manu [...] dont la gloire égalait celle de Brahmā. [...] [C]e seigneur des hommes accomplit de sévères austérités dans la forêt de jujubes appelée Visala. [...] Un jour, alors qu'il était engagé dans ces austérités avec des vêtements mouillés et les cheveux emmêlés [coiffure traditionnelle des yogis, à l'instar de leur patron Śiva], un poisson s'approcha de la berge de la Chīrini et s'adressa à lui ainsi : "Homme vénérable, je suis un petit poisson sans défense effrayé par les plus grands. Aussi, ô grand dévot, pense au mérite que tu aurais à me protéger d'eux, surtout que c'est un usage bien établi parmi nous que les poissons les plus forts font des plus faibles leurs proies. Puisses-tu penser qu'il conviendrait de me sauver de la noyade dans cet océan de terreur ! Je te récompenserai pour tes bons offices¹⁶. » »

Compatissant, et sans doute aussi un peu motivé par la récompense promise, notre héros met alors le petit poisson dans un récipient adapté à sa taille : un simple pot en terre. Mais Matsya grandit sans cesse, si bien que Manu doit lui choisir des environnements de plus en plus vastes : d'abord un très grand réservoir, ensuite le Gange, et finalement – car même le Gange finit par se révéler trop exigü – l'océan. Enfin à son aise, le poisson s'adresse à son sauveur :

« Ô être adorable, tu m'as protégé avec grand soin. Écoute-moi maintenant comme tu le devrais en tous temps. Ô homme vénérable et fortuné, la dissolution de tout ce qui est mobile et immobile en ce monde est proche. Le temps est venu de le purger. En conséquence je vais t'expliquer ce que tu dois faire pour ton bien. Pour les parties mobiles et immobiles de la création, pour celles qui ont le pouvoir de se déplacer et celles qui ne l'ont pas, leur terrible condamnation est proche. Tu dois bâtir une arche massive et la munir d'une longue corde. Sur cette arche tu monteras, ô grand muni, avec les sept *rishis*¹⁷. »

Avant de poursuivre, arrêtons-nous un instant pour dire quelques mots de ces sept *rishis*. La tradition brahmanique évoque les sept Grands Voyants (*ṛṣi* « sages ») védiques qui recueillirent la parole divine, la *śruti* (e.a. « audition », « parole révélée ») ; une révélation par définition antérieure au corpus des textes traditionnels *smṛti* (« mémoire », « souvenir ») que l'on pourrait qualifier de savoirs de seconde main. Mais pourquoi sept sages ? Sept est, de tous les nombres, un des plus importants puisqu'il est « universellement le symbole d'une totalité en mouvement ou d'un dynamisme total¹⁸ ». Ces notions de totalité, d'achèvement se retrouvent dans de nombreuses cultures, à commencer par nos sept jours de la semaine. Chez les Bambaras comme chez les Dogons, sept est le nombre de la complétude en tant qu'addition du trois mâle et du quatre femelle. Mais poursuivons le récit :

¹⁶ Pivin, 2013, p. 441.

¹⁷ *Ibid.*, p. 442.

¹⁸ Chevalier & Gheerbrant, 1982, p. 861.

« “Tu prendras avec toi toutes les différentes graines qui ont jadis été recensées par les brahmins et tu les conserveras soigneusement et séparément. Quand tu seras sur cette arche, ô bien aimé des munis, tu m’attendras et je t’apparaîtrai comme un animal encorné et ainsi tu me reconnaîtras, ô ascète. Je vais te laisser et tu dois agir selon mes instructions, car sans mon aide tu ne peux te sauver de cet effrayant déluge.” Alors Manu dit au poisson : “Je ne doute point de ce que tu as dit, ô très grand, et ainsi j’agirai.” Puis ils se séparèrent¹⁹. »

Aussitôt dit, aussitôt fait ; Manu embarque avec ses graines et ses sages, et vogue la galère. Il était temps car le niveau de l’océan commençait à monter dangereusement. C’est alors que le poisson apparaît avec, comme prévu, une corne sur la tête ; corne à laquelle Manu attache son arche à l’aide d’une corde.

« Bien attaché par ce nœud, le poisson remorqua l’arche avec grande force à travers les eaux salées. [...] [L]e vaisseau tanguait comme un ivrogne. Ni la terre, ni les quatre point cardinaux ne pouvaient être distingués. Il y avait de l’eau partout et les eaux couvraient également les cieux et le firmament. Ô taureau de la race de Bharata, quand le monde fut ainsi inondé, nul autre que Manu, les sept rishis et le poisson pouvaient être vus²⁰. »

Figure 5. À l’aide de sa corne, Matsya remorque le bateau de Manu et des sept ṛṣi. (Domaine public)

L’un tirant l’autre – durant de nombreuses longues années précise le texte –, ils finissent par atteindre le plus haut pic de l’Himavat (nom divin de l’Himālaya personnifié), auquel Manu amarre son bateau.

« Alors le poisson, s’adressant aux rishis, leur dit ces mots : “Je suis Brahmā, le seigneur de toutes les créatures et nul n’est plus grand que moi. Assumant la forme d’un poisson, je vous ai sauvé de ce cataclysme. Manu créera à nouveau toutes les créatures, dieux, asuras et hommes, toutes ces catégories de la création qui ont le pouvoir de locomotion et celles qui ne l’ont pas.” Ayant dit cela, le poisson disparut instantanément²¹. »

La suite de l’histoire se devine aisément : Manu se met au travail et, surmontant les difficultés de l’opération, il « crée tous les êtres dans l’ordre adéquat ». (On en apprendra plus dans un instant, avec la version du *Śatapathabrāhmaṇa*.)

Avant de poursuivre, revenons un instant sur une particularité de ce récit. En effet, lorsqu’il dévoile sa véritable identité, le poisson s’annonce comme étant Brahmā, et non Viṣṇu comme on le lit dans des textes plus récents (voir *infra*), et comme je l’ai précisé dans ma présentation de Matsya. Cette incohérence est souvent expliquée par le fait que Brahmā peut être une forme de Viṣṇu. Ainsi, dans une image très courante associant les deux dieux, Brahmā est représenté sortant du nombril de Viṣṇu, comme dans la figure 6. Toutefois, il existe une autre explication, sur laquelle je reviendrai lorsque nous aurons pris connaissance des autres versions du Déluge indien.

¹⁹ Pivin, 2013, p. 442.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 442-443.

Le Déluge des cent voies

Le *Mahābhārata* n'est pas le seul texte à traiter du thème du Déluge de Manu. Et si je l'ai choisi pour introduire le sujet, c'est parce qu'il est le plus connu en Occident et, accessoirement, aisément accessible dans toutes les bonnes librairies, tout au moins en éditions partielles. Mais chronologiquement parlant, ce n'est pas le plus ancien écrit à conter l'histoire de Manu : il est ainsi précédé par le *Śatapathabrāhmaṇa* (le « *Brāhmaṇa* des cent voies »), dont la composition s'étale probablement du VIII^e au VI^e siècle AEC. Son titre le fait savoir, ce texte fait donc partie des *Brāhmaṇa* (« appartenant aux brahmanes »), commentaires des *Veda*. On trouve dans le *Śatapathabrāhmaṇa* des descriptions du rituel védique et un certain nombre de récits mythiques. Il se clôture par une des plus anciennes *Upaniṣad*, la *Bṛhadāranyaka-upaniṣad*. (Comme leur nom l'indique, les *Upaniṣad* védiques se rattachent à la littérature védique, dont elles constituent le volet spéculatif.) Voici le passage du *Śatapathabrāhmaṇa* qui traite de la rencontre de Manu avec le poisson, ainsi que du déroulement du Déluge.

« Un matin, on apporta à Manu de l'eau pour se laver, tout comme aujourd'hui, [il est de coutume] d'apporter [de l'eau] pour se laver les mains. Pendant qu'il se lavait, un poisson se glissa dans ses mains et lui dit : – "Garde-moi avec toi, et je te sauverai ! – De quoi me sauveras-tu ? – Un flot surviendra, qui emportera toutes les créatures, de cela je te sauverai ! – Comment faire pour te garder [avec moi] ?" »

Il [Le poisson] dit : "Tant que nous sommes petits, il y a grand danger pour nous : le poisson mange le poisson. Tu me garderas d'abord dans un bocal. Quand je deviendrai trop grand [pour ce récipient], tu creuseras un fossé et tu m'y mettras. Quand je deviendrai trop grand [pour ce récipient], tu me jetteras à la mer, car alors je serai assez grand pour échapper au danger."

Il devint bientôt un énorme poisson^[*,22], jusqu'à atteindre une taille supérieure à celle [de tous les poissons]. C'est alors qu'il déclara : "Telle ou telle année, ce flot surviendra. Tu te préoccuperas alors de moi [*c.-à-d. : de mon avis] en construisant un navire ; et quand le flot s'élèvera, tu entreras dans le navire, et je te sauverai de ce flot."

Après l'avoir gardé de la manière indiquée, il [Manu] conduisit [le poisson] à la mer. Et cette même année que le poisson lui avait indiquée, il suivit [les conseils du poisson] en préparant un navire ; et quand le flot se mit à monter, il embarqua dans le navire. Alors, le poisson nagea



Figure 6. En haut de l'image, *Brahmā* est assis sur un lotus dont la fleur, en s'ouvrant, développe toutes les possibilités de création. Le dieu aux quatre têtes naît du nombril de *Viṣṇu*, lequel est couché sur *Ananta*, le serpent aux mille têtes flottant sur l'océan primordial. (DR)

²² Le terme sanskrit ne permet apparemment pas d'identifier de quel poisson il s'agit mais, comme le précise le texte, il s'agit d'un poisson d'une taille hors norme. Certains auteurs ont pensé à la baleine qui n'est certes pas un poisson, mais le savait-on dans l'Inde antique ?

jusqu'à lui, et à sa corne, il attacha la corde du navire, et par ce moyen il fila rapidement jusqu'aux montagnes du Nord.

Il déclara alors : "Je t'ai sauvé. Attache le bateau à un arbre ; mais, durant tout le temps que tu seras sur la montagne, ne te coupe pas de l'eau [*c.-à-d. : reste au contact de l'eau]. Au fur et à mesure qu'elle se retirera, tu pourras accompagner sa descente." En conséquence, il descendit progressivement, et c'est pourquoi la [pente] de la montagne du Nord est appelée la "descente du réveil". Le flot avait à ce moment emporté toutes les créatures, et Manu seul était resté. »

(*Śatapathabrāhmaṇa*, I.8.1.1-6²³)

La suite de l'histoire, telle qu'elle est racontée dans le *Śatapathabrāhmaṇa*, peut être résumée comme suit. Dans un premier temps, Manu erre ici et là. Étant désormais seul sur terre, son souci premier est d'assurer sa descendance, ce qui ne va pas de soi au premier abord. Pour ce faire (et faute de mieux), il chante des hymnes et pratique assidûment les rites védiques. Un jour, il procède à un certain sacrifice *pāka* (*pākayajña* : oblation de nourriture cuite [?]) et, au bout d'un an, naît une femme. Après avoir repoussé les avances des dieux Mitra et Varuṇa croisés en chemin, la femme rencontre Manu, qui l'interroge : « – Qui es-tu ? – Je suis ta fille ! » Manu n'en croit pas ses yeux ni ses oreilles, car comment est-ce possible qu'il ait engendré une fille ? Et ladite fille de lui rappeler le sacrifice qu'il fit un an plus tôt. Alors, sur son conseil, Manu « fait usage d'elle (comme la bénédiction) au milieu du sacrifice [*c.-à-d. : entre deux oblations] » (I.8.1.9²⁴), engendrant finalement l'humanité telle que nous la connaissons. Mais comme le précise le texte, la fille de Manu est en réalité *Idā*, « Libation ». Divinité des boissons et des nourritures offertes en sacrifice, elle préside à la parole. Le texte précise encore que

« quiconque, sachant cela, pratique les rites avec (le) *Idā*, propage cette race que Manu a générée. »

(*Śatapathabrāhmaṇa*, I.8.1.11²⁵)

On le constate, cette version du Déluge est fort comparable à celle du *Mahābhārata*. La grande différence réside dans le fait que le poisson n'est ici apparemment rien d'autre qu'un poisson ; très grand certes, doué de la parole et ne manquant pas d'astuce ni de ressources, un poisson hors du commun, mais qui n'a rien d'une quelconque incarnation divine. Cette constatation est de première importance et nous y reviendrons le moment venu.

Ainsi parlait Sūta

Au même titre que le *Mahābhārata* et le *Śatapathabrāhmaṇa*, le *Matsyapurāṇa* est un classique traitant du déluge indien. Il fait partie des *Purāṇa*, catalogues de textes regroupant des mythes et des légendes mettant en scène hommes et dieux. On y trouve également des instructions sur la manière de conduire les rites, les devoirs sociaux, etc. Encore une fois, ils auraient été rédigés par l'incontournable et infatigable Vyāsa. En réalité, ce monumental ensemble est de facture assez récente, sa rédaction s'étalant entre les IV^e et XVI^e siècles EC. Notons enfin qu'il existe dix-huit *Purāṇa* principaux (ou majeurs – *Mahāpurāṇa*, « grands *Purāṇa* »), le *Matsyapurāṇa*, l'un des plus anciens, occupant la seizième position dans le classement le plus couramment rencontré.

²³ D'après Eggeling, 1882. [Ma traduction]

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

ॐ
१
गेंत्रीगणेशायनमः श्रीदेव्यवाच सर्वशास्त्रसर्वभूतेषु दृष्ट्या सर्वतोभुवि सप्तलोकेषु यत्किंचित् रदितं न विनामया तथा
पिण्डेषु स्थानेषु दृष्ट्या सिद्धिर्माप्नुमिः स्मर्तव्या भूतिका भैवता निवत्या भित्तनः वा राणां स्थाविष्ठा लाती भैविष्ठी लिंग
धात्रिणी प्रयागे ललिता देवी कायका गंधमादने मानसे कुसुमादोनाम विषय उपोत्तरे गोमते गोतमी नाम मंदिरं का
मचारिणी मंदोक्तगोचैरथ जयंती हस्तिनापुरे काव्य ऊज्ज्वला गोरी रंभामलय पवते एका सके कीर्ति मती विष्ठा वि
षय श्री श्री पुरे पुरे ते ते केदारी मृगया विनी नंदा हिमवतः पृष्ठे गोकर्ण भद्र कर्णिका स्थाने च रंभानैतु विदके
विदपविका स्थाने च रंभानैतु दाशेले माधवी नाम भद्रा भद्रेश्वरे तथा जयावराहेशेले तु कर्मला कर्मलालये रु
द्रकोटोत्तरुद्रानां काली कालांजरी तथा महालिगे तु कपिला मातृ कपिला चना पाल्ना ग्रामे महादेवी शिवलिंगे
जयप्रिया माया प्रयोज्ज्वला रीतु संताने ललिता तथा उत्पला तीसहस्राते दिराणां तीमदोत्पला गयायां मेगलाना
मविमले पुरुषोत्तमे विष्णुशायामे महातीपिंगला पंगवर्द्धने नारायणी स्वर्णेश्वरे तु त्रिकुटे रुद्रसंदरी पिंगले विष्
लानाम कल्याणी मलयाचने केदरी कोटि तीर्थेषु सगंधमागधेवने गोदा त्रये विस्फुटगंगा द्वारे रतिप्रिया
शिवा ऊर्ध्वेशिवानंदानंदी देवी कातटे रुक्मिणी द्वारव्यांतराधा हंदावने वने देवकी मथुरायास्तद्वा विडे परमेश्वरी
चिब्रुदे तथा सीता विल्ये विष्णु दिवा सिनी सः श्रीरं कवीरातु हरिश्चंद्रे तु चंडिका रमणी रामतीर्थेषु युनाया
रुगावती कारवीरे महालक्ष्मी रुमा देवी विनायके श्रीगणेशाय नमः महाकाले महेश्वरी श्रभये सुचतीर्थेषु च

Figure 7. Une page du Matsyapurāṇa. Manuscrit sanskrit rédigé en devanāgarī, XIX^e siècle EC.
(Wikimedia, photo Ms Sarah Welch)

Comme je viens de le préciser, le *Matsyapurāṇa* ne traite donc pas que du Déluge. On y découvre un large éventail de sujets, ainsi qu'il est annoncé dès le premier chapitre. Lors d'une assemblée, le grand sage Sūta est en effet prié en ces termes :

« Raconte-nous comment Brahmā créa l'univers et pour quelle raison Viṣṇu prit la forme d'un poisson. Nous sommes également impatients de savoir pourquoi Śiva possède une coupe faite d'un crâne humain, pourquoi il est appelé Pūrāri, et comment Bhava, à l'origine de notre prospérité, est connu en tant que Bhairava [la forme terrifiante de Śiva] ?

[...] »

(*Matsyapurāṇa*, I.7-8²⁶)

Pour ce qui concerne l'épisode du Déluge (*Matsyapurāṇa*, I.9-33²⁷), voici ce qu'en dit Sūta :

« [...] Écoutez à présent, ô Brāhmaṇas, le *Matsyapurāṇa* qui fut révélé par le Seigneur Viṣṇu sous la forme d'un poisson.

Dans les temps anciens, (Vaivasvata) Manu, le Miséricordieux, le premier roi de la dynastie solaire, après avoir transmis son royaume à son fils, s'astreignit à un ascétisme rigoureux.

[...]

Après une période d'un million d'années d'ascétisme ininterrompu [...], [a]yant été interpellé par Brahmā, le roi lui dit en le saluant : « Seigneur ! Je n'ai qu'une seule faveur à te demander, qui surpasse toutes les autres faveurs. Puis-je avoir un pouvoir suffisant pour assurer la protection de la création tout entière, changeante aussi bien qu'immuable, quand viendra l'heure de *pralaya* [28] ? »

[...]

Un beau jour, alors que dans son ermitage, le roi faisait une libation d'eau aux mânes de ses ancêtres décédés, une carpe²⁹ (un petit poisson) lui tomba dans les mains en même temps que l'eau.

²⁶ D'après Basu, 1916. [Ma traduction]

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Pralaya* est « destruction », « dissolution ». C'est la période de résorption et de dissolution d'un *kālpa*, de même durée que ce dernier.

²⁹ Le poisson est ici bien identifié : c'est *śaphara*, « petit poisson brillant », « carpe ». [Huet, 2016]

À la vue de ce petit poisson, le roi miséricordieux souhaite, dans sa compassion, le protéger et le mit dans un pot rempli d'eau. En un jour et une nuit, ce petit poisson grandit jusqu'à devenir un grand poisson long de seize doigts, et (se sentant à l'étroit dans le pot dans lequel le roi l'avait placé), il appela pour être délivré.

Le roi le sortit du pot d'eau et le mit dans une grande cruche, mais une fois encore, au cours de la nuit [suivante], il grandit jusqu'à atteindre une longueur de trois mains. "Je suis à ta merci, viens à mon secours [dit le poisson]."

[...] »

On connaît la suite : grandissant encore et encore, le poisson doit changer régulièrement d'environnement, soit successivement un puits, un réservoir, le Gange, l'océan enfin, jusqu'à l'occuper entièrement. Témoin de ce prodige, le roi n'en revient pas, et interroge :

« "Es-tu le chef des *asura* ? Ou es-tu Vāsudeva [³⁰] ; qui d'autre possède un si extraordinaire pouvoir, jusqu'à atteindre une taille aussi énorme s'étendant sur seize cents miles ?

J'ai appris à te connaître, ô, Keśava [³¹ épithète donnée à Viṣṇu et Kṛṣṇa] ! Tu me surprends sous ton apparence de poisson. Je m'incline devant Toi [...]."

Étant ainsi interpellé, Bhagavān Janārdana [³¹], sous sa forme de poisson, le complimenta et dit : "Ô Vertueux, j'ai véritablement été reconnu de toi. Dans quelques jours, ô Roi, l'univers sera englouti sous les eaux, avec ses montagnes et ses forêts. Les *deva* [³² dieux] ont construit ce bateau pour sauver la création de cette calamité, en y embarquant *svedajas*, *aṇḍajas*, *udbhijas* et *jarāyujas*." »

Arrêtons-nous un instant pour ouvrir une petite parenthèse. Ces quatre termes, *svedajas*, *aṇḍajas*, *udbhijas* et *jarāyujas* sont fort intéressants, dans la mesure où ils rendent compte de la manière dont les anciens Indiens répartissaient les êtres animés, à savoir, respectivement : ceux nés de la sueur (à savoir les insectes qui s'accrochent à la personne comme les moustiques et les poux), ceux nés d'un œuf, ceux qui germent, ceux nés d'un utérus.

Le sage Sūta poursuit son récit avec la réponse du poisson, lequel, rappelons-le, n'est autre que Viṣṇu :

« Ô Roi ! Prends en charge ce bateau et viens en aide aux personnes en détresse, à l'heure du danger imminent. Quand tu estimeras que le bateau court le risque d'être emporté par les fortes rafales de vent, attache-le à ma corne. En sauvant les affligés d'un si terrible malheur, toi, père de la création, tu rendras un grand service [au monde]. Et, ô bienheureux souverain ! tu règneras durant un *manvantara*, depuis le début du *kṛitayuga* [³²], et tu seras vénéré par les *deva*. »

Ainsi se conclut le chapitre I du *Matsyapurāṇa* et cette version du Déluge. On y retrouve les principaux éléments du Déluge indien qui nous sont maintenant familiers : l'homme, le poisson (qui a retrouvé son statut divin) et sa corne, et bien sûr le bateau salvateur. Quant à la cause du Déluge, elle est clairement identifiée avec « l'heure de *pralaya* ».

³⁰ Les *asura* sont des démons ; Vāsudeva est un des noms de Kṛṣṇa (Krishna).

³¹ Ces deux termes, signifiant respectivement « Celui qui est béni » et « Terreur des hommes », sont, une fois de plus, des épithètes données à Viṣṇu et Kṛṣṇa. En fin de compte, il s'agit toujours du grand dieu Viṣṇu, dont Kṛṣṇa n'est qu'un des avatars.

³² C'est l'âge d'or qui débute chacun des 71 *mahāyuga* composant un *manvantara*. Pour la petite histoire, notre humanité actuelle en est bien loin. Car – ce n'est pas vraiment une surprise – nous sommes dans l'âge de fer, le ténébreux *kaliyuga*.



Figure 8. Viṣṇu. (Musée de Bhaktapur, photo Jacques Gossart)

À la gloire de Kṛṣṇa

Nous terminerons ce tour d'horizon littéraire avec un autre *Mahāpurāṇa* : le *Bhāgavatapurāṇa*, encore appelé *Śrīmadbhāgavatam*. (Est-il utile de préciser que l'auteur en serait une fois encore notre vieille connaissance Vyāsa ?) Mais si le *Matsyapurāṇa* figure parmi les plus anciens, le *Bhāgavatapurāṇa* – bien plus récent puisque sans doute postérieur au X^e siècle EC – est quant à lui un des plus célèbres, et sans doute le plus vénéré, en raison de l'importance qui y est accordée à Kṛṣṇa (Krishna) : celui-ci n'est plus seulement un des avatars de Viṣṇu, mais « la Personne Suprême (*puruṣottama*), le Principe de toute chose, l'Absolu unique et sans second (*advaitabrahman*)³³ »³⁴. Le ton est donné dès le premier verset :

« Je rends mon hommage à Śrī Kṛṣṇa, au Fils de Vasudeva, qui est Dieu, l'omniprésente Personne Suprême. Je médite sur Lui, Réalité sublime, Cause première de toutes les causes, et de qui émanent les univers manifestés, en qui ils reposent, par qui ils sont anéantis. »

(*Śrīmadbhāgavatam*, I.1.1³⁵)

³³ Prabhupāda, 1976-1978, t. I, p. xi.

³⁴ Pour l'anecdote, retenons que Kṛṣṇa est également acteur dans un autre Déluge. Dans un épisode bien connu de ses aventures, il persuade son beau-père et les vachers de la cité de Vṛndāvana de délaisser le culte d'Indra au profit d'une *pūjā* (rite d'offrandes) à une certaine colline et à des vaches. Très vexé, Indra déclenche un Déluge mais Kṛṣṇa soulève la colline (d'un seul doigt !) afin que les habitants s'y réfugient. L'épisode se termine avec le repentir d'Indra.

³⁵ Prabhupāda, 1976-1978, t. I.



Figure 9. Kṛṣṇa n'est pas seulement l'inaccessible «omniprésente Personne Suprême» du Śrīmadbhāgavatam. C'est aussi un joyeux compagnon – pour n'en pas dire plus – qui s'amuse, entre autres facéties, à dérober les vêtements de charmantes gopī («bouvières»), alors qu'elles se baignaient dans la Yamunā. Pour récupérer leur bien, les jeunes femmes durent le supplier longuement. Peinture de style Pahari, ca. 1800 EC. (National and Art Museum, New Delhi, photo Daniel Villafuela)

En synthèse, cette œuvre, particulièrement vénérée par les adeptes du vishnouisme, traite de la vie de Kṛṣṇa et de la philosophie de la *bhakti*. (La *bhakti* est un courant religieux au sein duquel le fidèle se rapproche de la divinité par la dévotion et l'amour.) On y trouve en outre quantité de textes édifiants sur la nature humaine. Quant à notre Déluge, il est bien présent et on y retrouve tous les éléments rencontrés dans les œuvres précédentes. Mais y figurent aussi de nouvelles données, comme l'épisode du vol des *Veda* par le démon Hayagrīva, *Veda* qui furent ensuite retrouvés par le poisson (voir le chapitre "L'homme et le petit poisson" *supra*), ainsi que l'entrée en scène de Satyavrata, roi du Sud de l'Inde présent dans la mythologie brahmanique. Et comme nous voici arrivés au terme de notre revue des textes antiques traitant des aventures de Manu, et autant pour notre plaisir que pour notre édification, je propose ici cette version du Déluge dans son intégralité, traduite par Eugène Burnouf.

« 7. A la fin du Kalpa précédent eut lieu l'anéantissement périodique de l'univers appelé du nom de Brāhma ; la terre et les autres mondes furent alors, ô roi, submergés par l'Océan.

8. Pendant que le Créateur désireux de se reposer, cédait au sommeil que lui amenait le temps, le puissant Hayagrīva ravit les Vêdas, qui sortis de la bouche du Dieu, se trouvaient près de lui.

9. Le bienheureux Hari [*une des formes de Viṣṇu] qui est le Seigneur, connaissant ce que venait de faire le chef des Dānavas, Hayagrīva, revêtit la forme du poisson nommé Çapharī.

10. En ce temps-là un certain Rīchi d'entre les rois, nommé Satyavrata, grand et tout dévoué à Nārāyaṇa [*Viṣṇu], accomplissait une pénitence qui consistait à ne se nourrir que d'eau.

11. C'est le même qui naissant dans le Mahākālpa actuel en qualité de fils de Vivasvat et sous le nom de Çrāddhadōva, fut élevé par Hari au rang de Manu.

12. Un jour que plongé dans la rivière nommée Kṛitamâlā, il y faisait ses libations, il arriva qu'un poisson de l'espèce dite Çapharī [*voir note 29 *supra*], se trouva dans l'eau que contenaient ses mains.

13. Satyavrata, qui était roi du Dravida, relâcha dans le fleuve le poisson qui était venu se jeter entre ses mains, en même temps qu'il y versa l'eau qu'il y avait puisée.

14. Le poisson dit d'une voix lamentable au roi qui était doué d'une grande compassion : Comment, toi qui as pitié des malheureux, m'abandonnes-tu ainsi pauvre et timide dans l'eau du fleuve, me livrant aux gros poissons qui dévorent ma race.

15. Ignorant que c'était un Dieu, qui pour lui témoigner sa faveur, avait pris plaisir à revêtir la forme d'un poisson, le roi ne songea qu'à sauver le petit animal.

16. Il n'eut pas plutôt entendu sa prière lamentable, que touché de compassion, il le plaça dans l'eau de son vase, et le transporta dans son ermitage.

17. L'animal y prit un tel développement en une seule nuit, que ne trouvant plus de place dans le vase, il parla ainsi au roi de la terre :

18. Je ne puis plus rester ainsi misérablement renfermé dans ce vase ; prépare-moi une habitation plus large, pour que j'y puisse demeurer à l'aise.

19. Le roi l'en retira pour le placer dans l'eau que contenait une jarre ; dès que le poisson y eut été introduit, il grandit de trois coudées dans l'espace d'une heure.

20. Cette jarre, ô roi, n'est pas assez large pour que j'y demeure à mon aise ; donne-moi une place plus vaste, puisque j'ai cherché un asile auprès de toi.

21. Le roi le tira encore une fois du vase où il l'avait mis, et le porta dans un étang ;

l'animal en remplit la cavité par le développement de son corps, et était devenu le soir un grand poisson.

22. L'eau de cet étang ne suffit pas encore à mon bien-être, ô roi ; le moyen de me sauver, c'est de me transporter dans un étang dont les eaux ne s'épuisent pas.

23. Le roi, d'après cet avis, le porta successivement dans des lacs inépuisables ; et quand le poisson en eut rempli le fond, Satyavrata le jeta dans l'Océan.

24. Au moment où il y était jeté, le poisson dit au roi : Ici des monstres marins plus forts que moi vont me dévorer ; il ne faut pas, ô héros, que tu m'abandonnes ici.

25. Trompé de cette manière par le beau langage de cet animal, le roi lui dit : Qui es-tu, toi qui me fais illusion sous cette forme de poisson ?

26. Je n'ai jamais vu ni entendu citer un poisson d'une vigueur telle que la tienne, toi qui grandissant en un jour de cent Yôdjanas [*entre 6 et 16 km, selon les auteurs], a entièrement rempli un lac.

27. Sans doute tu es le bienheureux Hari, Nârâyana, l'Être impérissable, qui pour témoigner sa bienveillance aux créatures, a pris un corps de poisson.

28. Adoration à toi, ô le meilleur des Esprits ; à toi le maître de la conservation, de la création et de la destruction ! tu es Seigneur, pour ton serviteur dévoué qui t'implore, le premier moyen de salut qu'ait son âme.

29. Toutes les incarnations que tu revêts en te jouant, ont pour objet la conservation des créatures ; je désire donc savoir pour quel motif tu as revêtu cette forme.

30. Ô toi dont les yeux ressemblent au lotus, toi qui es l'ami affectueux de tous les êtres, le culte qu'on rend à tes pieds n'est pas inutile comme celui qui s'adresse aux Dieux que leur personnalité distingue les uns des autres ; c'est pourquoi tu m'as montré ce corps merveilleux.

31. Après que le roi Satyavrata eut ainsi parlé, le maître du monde, qui à la fin du Yuga avait pris une forme de poisson afin de se trouver au milieu de l'Océan destructeur de l'univers, répondit pour lui complaire, avec ce sentiment d'affection qu'il a pour ceux qui lui sont tout dévoués.

32. Bhagavat [*Dieu] dit : Dans sept jours à partir d'aujourd'hui, ô roi, les trois mondes, la terre, l'atmosphère et le ciel seront submergés par l'Océan de la destruction.

33. Au moment où les trois mondes auront été recouverts par les eaux de l'anéantissement, un grand vaisseau envoyé par moi se présentera pour te recevoir.

34. Alors entouré des sept Rīchis, rassemblant ta collection de tous les êtres, prenant avec toi toutes les plantes et les semences grandes et petites,

35. Tu monteras sur ce grand navire, et tu parcourras sans crainte l'Océan immense et ténébreux, guidé par la seule splendeur des Rīchis.

36. Comme un vent impétueux agitera le vaisseau, je me tiendrai près de toi, et tu attacheras ton navire à ma corne à l'aide du grand serpent [Vāsuki].

37. Traînant après moi sur l'Océan le vaisseau qui te renfermera ainsi que les Rīchis, je le parcourrai tout le temps que durera le sommeil de Brahmâ.

38. Tu reconnaîtras dans ton âme ma grandeur qu'on nomme le Brahma suprême, et que ma bienveillance aura révélée à tes questions.

39. [Çuka, un sage brahmane, dit :] Après avoir donné ces instructions au roi, Hari disparut ; Satyavrata cependant attendit l'époque qui avait été marquée par Hṛīchikêṣa [*encore un autre nom de Viṣṇu].

40. Ayant étendu à terre des tiges de Darbha dont la pointe regardait l'orient, le Rīchi des rois s'assit la face tournée du même côté, méditant sur les pieds de Hari pisciforme.

41. Alors l'Océan sortant de ses rives, s'avança couvrant la totalité de la terre, et s'accroissant des pluies abondantes que versaient d'immenses nuages.
42. Tout occupé du souvenir des ordres de Bhagavat, Satyavrata vit un vaisseau qui s'approchait ; il y monta avec les chefs des Brâhmanes, après avoir rassemblé les herbes et les plantes.
43. Les solitaires pleins de joie lui dirent : Ô roi, médite sur Kêçava [˚Viṣṇu "aux beaux cheveux"] ; c'est lui qui nous sauvera de ce désastre, et nous assurera le bonheur.
44. Pendant que le roi se livrait à cette méditation, Vichnu lui apparut au milieu du grand Océan sous la forme d'un poisson de couleur d'or, ayant une corne unique [sur la tête] et dix mille Yôdjanas de longueur.
45. Après avoir attaché son vaisseau à cette corne, en se servant du serpent comme de corde, selon ce que Hari lui avait dit autrefois, le roi satisfait célébra Madhusûdana [˚voir figure 10].
46. Le roi dit : Ô toi, par la faveur de qui les intelligences égarées sous l'influence de la primitive Mâyâ [˚36], et souffrant des fatigues de la transmigration dont Mâyâ est la cause, sont conduites en ce monde, où elles peuvent t'obtenir, tu es notre précepteur suprême, celui qui nous donne la délivrance.
47. L'homme ignorant, enchaîné par ses propres œuvres, fait, pour arriver au bonheur, des efforts malheureux : que celui dont le culte suffit pour dissiper cette vaine opinion sur l'existence du bonheur, tranche la chaîne du cœur ; car il est notre maître.
48. Que celui dont le culte, semblable au feu qui purifie l'or sans altérer sa couleur, dissipe les ténèbres qui offusquent la nature de l'homme ; que le Seigneur immuable soit notre maître, lui qui est au-dessus du [premier] maître.
49. Ô toi dont la bonté pour l'homme est si grande, que les Dêvas et les autres maîtres mortels ne pourraient, réunis tous ensemble, lui en témoigner une qui valût la dix-millième partie de la tienne, c'est auprès de toi, Seigneur, que je cherche un asile.
50. Le précepteur de l'homme ignorant ressemble, quand il n'est pas éclairé, au guide privé de la vue qui conduit un aveugle ; toi qui, comme le soleil, es toute vue, toi qui embrasses d'un regard tous ceux qui voient, nous t'avons choisi pour précepteur, parce que nous désirons connaître ta voie.
51. L'homme n'enseigne à l'homme que de fausses pensées propres à le faire tomber dans des ténèbres infranchissables ; mais toi tu lui donnes une science inaltérable, infaillible, à l'aide de laquelle il atteint bien vite à sa vraie demeure.
52. Tu es l'ami affectueux, le souverain, l'âme, le précepteur, la science, la perfection désirée de tout être ; et cependant enchaîné par le désir, le monde aveugle ignore que tu résides dans le cœur de tous les hommes.
53. Aussi me réfugié-je, pour m'instruire, auprès de toi, Seigneur, Dieu désirable, auprès du meilleur des Dieux ; tranche en moi les liens du cœur avec tes paroles qui m'éclairent sur mon intérêt, et ouvre-moi ton séjour.
54. Çuka dit : Quand le roi eut achevé de parler, Bhagavat, le primitif Puruça [˚Puruṣa, "l'Être", l'homme par excellence], qui se trouvait dans le vaste Océan sous la forme d'un poisson, enseigna la vérité au Rîchi des rois Satyavrata,
55. C'est-à-dire la divine collection du [Matsya] Purâna, avec le Sâmkhya, la théorie du Yôga, celle de l'action, et la mystérieuse science de l'Esprit, le tout sans en rien omettre.

³⁶ Notion fondamentale pour l'école philosophique du *Vedānta* (et que l'on retrouve dans le bouddhisme), *Mâyâ* est l'illusion Divine créée par Viṣṇu. Or, l'illusion (*mâyā*) produit l'ignorance, qui elle-même est cause des transmigrations au sein du monde phénoménal (*samsāra*), et des souffrances qui en découlent.

56. Assis dans le vaisseau avec les Rīchis, le roi apprit de la bouche de Bhagavat la doctrine indubitable de l'Esprit qui est l'éternel Brahma.

57. Quand le terme du cataclysme fut venu, Hari ayant tué l'Asura Hayagrīva, rendit les Vēdas à Brahmā qui s'était réveillé.

58. Quant au roi Satyavrata, qui possédait la science divine et humaine, il devint par la faveur de Vichnu le Manu Vāivasvata, chef du présent Kalpa.

59. Celui qui écouterait le grand récit de l'entretien qui eut lieu entre le Rīchi des rois Satyavrata et le Dieu à l'arc de corne, déguisé sous l'apparence d'un poisson, sera délivré de ses péchés.

60. L'homme qui chaque jour récitera cette incarnation de Hari, verra réussir tous ses projets, et obtiendra le salut suprême.

61. Ce Dieu qui après avoir tué le fils de Diti, recouvra la masse des Écritures qui étaient tombées de la bouche du Créateur endormi sur les eaux du déluge, et qui enseigna le Vēda à Satyavrata et à sa suite ; cet Être cause de toutes choses, qui se cacha sous la forme d'un poisson, je m'incline devant lui. »

(*Bhāgavatapurāṇa*, Livre huitième, XXIV.7-61³⁷)



Figure 10. *Viṣṇu Madhusūdāna* (« destructeur de Madhu ») vainquant les démons Madhu et Kaitabha. (Los Angeles County Museum of Art, domaine public)

Un cadre pour des Déluges

Maintenant que nous avons fait connaissance avec le Déluge indien dans ses différentes versions, il convient de replacer notre mythe dans un contexte plus général. Constatons tout d'abord qu'au sortir des recensions des « Déluges-et-apparentés » de par le monde, on en viendrait tout naturellement à envisager un phénomène, non seulement mondial, mais encore unique ; autrement dit, une gigantesque submersion qui aurait touché l'ensemble des terres. C'est sans doute pousser le bouchon un peu loin, car tous les peuples n'ont pas la notion de Déluge en leur mémoire ancestrale, loin de là. (Pour donner une idée des pourcentages respectifs, une étude a relevé que, parmi 50 cultures étudiées, 34 seulement avaient connaissance de ce mythe³⁸.) Et parmi ces peuples ignorants (ou oublieux selon les partisans d'une submersion mondiale) du Déluge, on peut distinguer l'Égypte car, si le pays est connu pour ses inondations annuelles, il s'agissait des crues du Nil, véritable bénédiction pour les habitants de Kemet (*km.t*, la « Terre noire » nourricière apportée par le fleuve), à l'opposé donc du caractère calamiteux du Déluge.

Précisons encore que, dans le cadre de notre définition du Déluge adoptée en introduction, il s'agit toujours d'une submersion, mettant donc en œuvre l'élément liquide, soit le plus souvent l'eau (mais parfois aussi larmes, sang, vomissure... et même bière dans une version africaine). Dans le cas de l'eau, cette submersion peut avoir plusieurs origines :

³⁷ Burnouf, 1847, t. 3, p. 191-197.

³⁸ Le Quellec & Sergent, 2017, p. 276.

pluies, marées et débordements, etc. Sans entrer dans le détail des significations symboliques de l'eau – les dictionnaires spécialisés et les pages d'internet sont intarissables sur le sujet – allons à l'essentiel dans le cadre de cet article et gardons simplement en mémoire que l'eau est source de vie, jouant le premier rôle dans les mythes des origines. C'est d'abord l'océan primordial présent dans de très nombreux récits mythologiques, à commencer par le domaine indien :

« En vérité, au commencement, cet [univers] était fait d'eau, rien d'autre qu'une mer d'eau. Les eaux émirent ce désir : "Comment faire pour nous reproduire ?" Elles œuvrèrent et firent des dévotions avec ferveur, et quand elles se furent chauffées, un œuf d'or se développa. L'année, en fait, n'existait pas alors : cet œuf d'or flotta aussi longtemps que le temps d'une année. Dans la durée d'une année cependant, un homme se développa, [ce fut] Pragâpati [˙Prajâpati, "Seigneur des créatures"] [...]. » (*Śatapathabrāhmaṇa*, 11.1.6.1-2³⁹)

D'une manière générale, dans la mythologie hindoue, l'eau est considérée comme le premier fluide sacré pour les rituels de purification. Il convient donc de la traiter avec respect, en évitant par exemple d'y uriner, ni même d'y tousser⁴⁰. Dans le *Chāndogya-upaniṣad*, l'eau est décrite comme un attribut liant le feu subtil et la terre grossière sous différentes formes.

« En vérité, les eaux sont plus grandes que la nourriture. C'est pourquoi, quand la bonne pluie n'est pas suffisante, les êtres (*prāṇa* [˙"les souffles"]) se sentent mal et disent : "La nourriture va diminuant." Mais quand advient la bonne pluie, les êtres deviennent joyeux et disent : "La nourriture sera abondante." Ces eaux en vérité sont [toutes] ces formes : celle qui est la terre, qui est l'espace intermédiaire, qui est le ciel, que sont les montagnes, que sont les dieux, les hommes, que sont les animaux et les oiseaux, les herbes et les arbres, les bêtes féroces et jusqu'aux vers, insectes, fourmis – les eaux sont [toutes] ces formes. Vénère les eaux ! » (*Chāndogya-upaniṣad*, 7.10.1⁴¹)

Source de vie, l'eau l'est aussi dans le cas du Déluge. Car cet événement ne doit pas être considéré seulement comme un cataclysme synonyme de destruction (ce qu'il est évidemment), mais surtout comme les prémices d'un nouveau cycle, et plus précisément d'un nouveau cycle humain. Car en fait, les récits de Déluge sont des récits traitant des origines des sociétés humaines. Ainsi que le rapporte l'historien des religions Guillaume Ducoeur,

« ces mythes [en Chine ancienne et en Asie du Sud-Est] avaient pour finalité de définir le contrat social par excellence – formation des clans, règles d'exogamie – ou de justifier la fondation de lignées dynastiques et la hiérarchie des classes sociales⁴². »

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre par exemple le Déluge biblique : c'est bien la société humaine qui est visée, et non pas le monde. Les récits indiens par contre introduisent la notion de cycle cosmique et de *pralaya* (« dissolution »), ainsi qu'il apparaît dans les textes que nous avons examinés, comme dans ces passages : « la dissolution de tout ce qui est mobile et immobile en ce monde est proche. Le temps est venu de le purger » (*Mahābhārata*) ; « Puis-je avoir un pouvoir suffisant pour assurer la protection

³⁹ D'après Eggeling, 1882. [Ma traduction]

⁴⁰ Singh, 2023, p. 212.

⁴¹ Degrâces, 2014.

⁴² Ducoeur, 2016, p. 390.

de la création tout entière, changeante aussi bien qu'immuable, quand viendra l'heure de *pralaya* [...] Dans quelques jours, ô Roi, l'univers sera englouti sous les eaux, avec ses montagnes et ses forêts » (*Matsyapurāṇa*). Toutefois, divers indices laissent à penser que cette « cosmisation » du Déluge a pu être le fait de compilateurs qui, dans leur zèle à concilier différentes traditions, ont introduit certaines incohérences. Ainsi, le fait que « le poisson nagea jusqu'à lui, et à sa corne, il attacha la corde du navire, et par ce moyen il fila rapidement jusqu'aux montagnes du Nord » (*Śatapathabrāhmaṇa*) ne peut se concevoir dans un univers qui n'existe plus car détruit par le Déluge.

Évidemment, comme pour n'importe quel mythe, celui du Déluge ne se limite pas à une seule lecture. Outre l'interprétation symboliste qui fait appel à des notions en rapport avec le psychisme, l'observation des corps célestes ou encore les eaux régénératrices⁴³, retenons la théorie historiciste, qui postule la survenance d'un événement réel, comme par exemple l'envahissement de la Méditerranée par le lac d'eau douce occupant l'emplacement de l'actuelle mer Noire (théorie d'André et Denise Capart⁴⁴) ou, à l'inverse, l'envahissement de ce lac par la Méditerranée (théorie de Ryan et Pitman⁴⁵). Mais, pour intéressantes qu'elles soient, ces deux interprétations historicistes ne peuvent s'appliquer qu'aux Déluges régionaux, à savoir les récits mésopotamien et biblique. Il est par contre plus difficilement concevable – et quoi que puissent en dire les auteurs en question – qu'elles concernent le monde indien, trop éloigné géographiquement... sauf si l'on admet que la tradition diluvienne indienne résulte d'une diffusion vers l'est des récits proche-orientaux. À ce propos, et pour revenir un court instant sur la théorie d'A. et D. Capart, ces deux chercheurs ont cru pouvoir retracer l'itinéraire de Manu fuyant la montée des eaux. On se rappelle en effet que son périple l'amena à rejoindre l'Himālaya pour s'y amarrer. En effet,

« [On peut situer] l'histoire de Manu dans le décor précis d'une vallée alluvionnaire. Lors de la remontée brutale du niveau des mers, le fleuve ne peut plus s'écouler normalement vers l'aval et les eaux douces envahissent progressivement la vallée. Le bateau ne pourra s'échapper que petit à petit vers l'amont, au fur et à mesure que progresse l'inondation et grâce peut-être au vent du sud. Ce dernier est signalé dans plusieurs textes babyloniens. Les circonstances très spéciales de ce "déluge-là" devraient donc se dérouler dans la vallée de l'Indus [“fleuve qui prend sa source dans l'Himālaya] ou dans celle du Tigre⁴⁶. »

C'est donc la grande question : le Déluge de Manu est-il d'origine locale, ou a-t-il été importé ? Et si oui, quelle en est l'origine ? On s'en doute, les théories ont varié au fil du temps, depuis les premières recherches des indianistes occidentaux jusqu'à aujourd'hui. Mais avant de nous pencher sur les possibles réponses, il ne sera pas inutile de faire plus ample connaissance avec quelques exemples significatifs de récits diluviens, tirés de diverses mythologies du continent eurasiatique.

• DANS LA VERSION BIBLIQUE⁴⁷, la plus célèbre assurément en Occident, les choses sont claires : il s'agit d'un châtement divin, conséquence de la méconduite des hommes :

« Dieu dit à Noé : “La fin de toute chair est arrivée, je l'ai décidé, car la terre est pleine

⁴³ Voir par exemple Eliade, 1975, p. 182-183.

⁴⁴ Capart, 1986.

⁴⁵ Ryan & Pitman, 1998. Voir aussi Faucounau, 2002.

⁴⁶ Capart, 1986, p. 67.

⁴⁷ *La Bible de Jérusalem*, 2006.

de violence à cause des hommes et je vais les faire disparaître de la terre.” »
(Genèse, 6.13)

Après l'inondation et la décrue,

« Dieu bénit Noé et ses fils et il leur dit : “Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre.
[...]

Pour vous, soyez féconds, multipliez, pullulez sur la terre et la dominez.” »

(Genèse, 9.1,7)

Il appartient donc à Noé et à sa famille, seuls rescapés, de donner naissance à une nouvelle humanité, promise cette fois à un bel avenir (pas toujours rose cependant).

• LES TEXTES MÉSOPOTAMIENS présentent des nuances selon les versions. Ainsi, dans la version assyrienne, il est dit que les dieux décidèrent de déclencher le Déluge, et en confièrent la réalisation à Enlil, dieu du vent, des tempêtes et des montagnes. Nous savons donc qui a orchestré le Déluge, mais nous ignorons pourquoi. La version babylonienne est un peu plus explicite. On y apprend que les hommes, de plus en plus nombreux sur terre, faisaient un tel vacarme que le dieu Enlil ne pouvait plus dormir. Afin de faire cesser le bruit, il voulut vainement punir l'homme en lui envoyant différents fléaux puis, en désespoir de cause, en déclenchant un Déluge. Mais un sage, nommé Atrahasis, fut averti par le dieu des eaux douces souterraines Ea (Enki en sumérien), lequel lui donna ses instructions :

« Toi, prends bien en considération
Le message que je vais dire pour toi.
Mur, écoute tout du long,
Claie, garde bien toutes mes paroles :
détruis ta maison, construis un bateau ;
Fais fi des richesses pour ne sauver que la vie !
Le bateau que tu devras construire
[qu'il soit en tout] de dimensions égales
[...]
Moi, le moment venu, je ferai pleuvoir pour toi
Abondance d'oiseaux et profusion de poissons. »
(Mythe d'Atrahasis, troisième chant, i.c15-35⁴⁸)

Nous noterons qu'ici aussi, il s'agit d'une punition aux hommes infligée par un dieu. Et s'il n'est plus question de leur violence comme dans la version génésiaque, il n'en reste pas moins que le comportement des humains ne plaît pas à la divinité et mérite dès lors châ- timent. Cela dit, et par parenthèse, un détail de ce récit peut paraître étrange : pourquoi diable Ea parle-t-il à un mur ? La réponse nous est donnée dans l'*Épopée de Gilgameš* :

« Les grands dieux prirent la décision de faire le Déluge.
S'engagèrent par serment : [les dieux Anu, Enlil, Ninurta et Ennugui] [...].
Le prince Éa s'était engagé par serment avec eux.
C'est pourquoi il répéta leurs propos à une haie de roseaux :
Haie de roseaux, haie de roseaux, palissade, palissade,
haie de roseaux, écoute donc ! palissade, fais attention ! »
(*Épopée de Gilgameš*, version ninivite, XI,14-22⁴⁹)

⁴⁸ Labat, 1979, p. 19.

⁴⁹ Tournay & Shaffer, 2007.

Pour avoir la conscience tranquille et surtout pour éviter les ennuis, rien de tel qu'un petit et innocent subterfuge...

La suite de l'histoire – et dans la version sumérienne cette fois – peut être résumée de la façon suivante. Après le Déluge qui a duré sept jours et sept nuits, Ziusudra (roi-prêtre qui joue le rôle d'Atraḥasis dans cette version) sort de son bateau et fait un sacrifice. Il reçoit des dieux la vie éternelle et s'installe dans le pays de Dilmun. Encore une fois, tout est bien qui finit bien, et en route pour une nouvelle humanité...



Figure 11. Première tablette du manuscrit d'Ipiq-Aya du Mythe d'Atraḥasis, 1635 AEC.
(British Museum, domaine public, photo Jack1956)

- LES PEUPLES DE L'IRAN ancien – ces cousins des Indiens – connurent également une sorte de Déluge. Le héros local s'appelle Yima le Juste, et c'est Ahura Mazdā en personne qui le prévient d'une catastrophe provoquée par le démon de la sécheresse Apaoša. Mais cette version se démarque assez nettement du Déluge classique : c'est le froid qui est la cause principale du cataclysme, l'inondation en étant une conséquence, et Yima est invité à construire, non une arche, mais une forteresse refuge.

- LES MON-KHMERS du Sud-Est asiatique ont aussi leur mythe du Déluge. L'anthropologue Dang Ngheim Van en résume ainsi le déroulement :

« Il fut un temps où l'humanité était très nombreuse. Les gens avaient abondance de riz et de nourriture. [...] L'espérance de la vie humaine était si longue que les gens étaient devenus décadents. Les hommes et les femmes se livraient à des relations sexuelles immorales et vivaient ensemble en dehors du mariage. Yang ("Ciel") se mit en colère lorsqu'il vit cela. Il dépêcha Bok Glaih pour déclencher le tonnerre et la pluie et provoquer un déluge qui couvrit toute la surface de la terre, noyant l'ensemble de l'humanité. Seuls une femme et un chien en réchappèrent, en grimpant au plus haut sommet du mont Ngoc Linh. [...] Un beau jour, le chien urina à l'endroit où la femme avait déjà uriné. Quelques jours plus tard, [la femme] constata que ses seins s'étaient assombris, que son ventre s'était arrondi, et finalement elle donna naissance à un fils⁵⁰. »

Il s'agirait d'un Déluge classique, avec son humanité dévoyée et son dieu courroucé, s'il n'y avait ces deux héros atypiques que sont la femme et le chien. Leur présence ne doit cependant pas nous étonner. Quoi de plus logique finalement que de réserver le premier rôle à une femme lorsqu'il s'agit de donner naissance à une nouvelle humanité ; une réminiscence d'une tradition matriarcale encore présente ici et là dans cette partie du monde, notamment chez les Khasis. Quant au chien, s'il tient souvent le rôle de psychopompe dans les mythologies (songeons à l'Anubis égyptien), il est tout aussi souvent héros civilisateur et ancêtre fondateur. Le mythe associant humain – souvent une femme –, chien et élément liquide (Déluge, cours d'eau...) se retrouve d'ailleurs un peu partout, non seulement en Asie, mais aussi en Afrique et en Mésoamérique :

« J'ai pu également montrer [grâce à des outils phylogénétiques] qu'un récit faisant de l'union d'un chien et d'une femme près d'un fleuve l'origine d'un peuple était sans doute connu dès le Néolithique en Afrique du Nord.

⁵⁰ Dang, 1993, p. 324-325.

[...]

[Un mythe mésoaméricain] raconte comment, lorsque le monde fut englouti par le déluge, un homme et une chienne parvinrent seuls à s'échapper. L'homme espionna la chienne et découvrit qu'elle retirait sa peau, devenait humaine et faisait cuire de la nourriture pour lui. Alors il brûla la peau et elle conserva sa forme humaine. Ils repeuplèrent ensuite le monde⁵¹. »

• DANS LE DÉLUGE CHINOIS de Nǚwā, l'auteur de la catastrophe est bien identifié, mais il s'agit manifestement d'un accident :

« Dans les dernières années de Niu-koa [*autre transcription de Nǚwā], il y eut, parmi les seigneurs, Kong-kong [...] Il combattit avec Tchou-yong ; il ne fut pas vainqueur ; dans sa colère, il se précipita, la tête la première, contre la montagne Pou-tcheou et la fit tomber. La colonne du ciel se rompit et les côtés de la terre se brisèrent. Niu-koa [...] rassembla de la cendre de roseau pour arrêter les eaux débordées et pour rétablir l'ordre dans la province de Ki. »

(*Shǐjī*, Annales principales des trois souverains, •₁₁⁵²)

Toute en concision bien chinoise, voilà, une fois de plus, une histoire qui finit bien. Notons par ailleurs qu'il existe en Chine d'autres récits de grandes inondations que celui de Nǚwā, dont l'un au moins est presque unanimement qualifié de Déluge dans la littérature : c'est le Déluge de Yáo. Le philosophe chinois Mèng zǐ (Mencius) le résume ainsi :

« Au temps de lao, les conditions du sol étaient encore peu favorables. Les eaux s'étaient répandues librement partout et avaient inondé l'empire. Les arbres et les autres plantes couvraient la terre comme d'une épaisse forêt. Les animaux sauvages s'étaient multipliés prodigieusement. La culture des grains était impossible. Les animaux sauvages ne permettaient pas à l'homme de s'étendre ; ils avaient battu des sentiers qui se croisaient par tout l'empire.

“lao seul prit à cœur de remédier à ces maux. [...] I mit le feu dans les montagnes et les marais et les purifia par l'incendie. Les animaux sauvages s'enfuirent et se cachèrent. lu [*Dàiyǔ, 'Yu le Grand', fondateur de dynastie Xià, première dynastie chinoise] creusa neuf canaux divergents, débarrassa le cours de la Tsi et de la T'a, et conduisit jusqu'à la mer (ces rivières). [...] Ensuite les Chinois purent cultiver la terre et avoir de quoi vivre. À cette époque, lu fut huit ans hors de sa maison ; trois fois il passa devant sa porte et n'entra pas. [...] ” »

(Œuvres de Meng-Tseu, livre III, T'eng Wenn Koug⁵³)

On le constate, le phénomène n'est pas un Déluge classique, et devrait plutôt être rangé sous l'étiquette « catastrophes naturelles » : il s'agit d'inondations dévastatrices telles que le pays en connaissait dans les temps anciens (et qui, d'ailleurs, surviennent encore régulièrement aujourd'hui).



Figure 12. Yu le Grand luttant contre les inondations. Dynastie Han.
(Meidosensei, domaine public)

⁵¹ d'Huy, 2002, p. 177.

⁵² Chavannes, 1967.

⁵³ *Les fleurs de la pensée chinoise*, 2007, tome III, p. 283.

À la source du Déluge

Après ce petit tour d'horizon, revenons à notre Déluge indien et son lot d'interrogations : quelle est la signification de ce mythe ? s'agit-il d'une création locale ? ou s'agit-il d'un emprunt, et dans ce cas, à qui ? Ces interrogations ne datent pas d'hier, elles remontent aux premiers temps de l'indianisme aux XVII^e et XVIII^e siècles, avec notamment les travaux de William Jones (1746-1794), juriste anglais et fondateur de l'Asiatic Society. Son nom passa à la postérité lors d'une conférence traitant de la civilisation indienne, le 2 février 1786 à Calcutta : il y exposa que des langues indiennes et européennes comme le latin, le sanskrit, l'avestique, le grec, le celtique et le gotique, présentaient tant de points communs qu'elles devaient avoir une même origine⁵⁴. Et en ce qui concerne le Déluge, Jones tenta d'établir que le mythe indien trouvait sa source dans le récit biblique. (Par la suite, il lui fut reproché d'avoir orienté – mais était-ce en toute conscience ? – sa traduction du *Bhāgavatapurāṇa* en fonction de cet objectif.) En soi, cette démarche n'avait rien d'étonnant car en fait, le grand projet de Jones était de démontrer l'origine biblique du peuplement du monde, lequel peuplement s'était fait à partir d'une souche unique issue de Noé. Cette théorie, qui peut nous faire sourire aujourd'hui, s'inscrivait dans une foi inébranlable en la suprématie de la religion du Livre, mère de toute civilisation, foi qui imprégnait profondément la démarche historique. Ainsi peut-on lire sous la plume du sinologue écossais James Legge (1815-1897) que la terre entière fut couverte par les familles des fils de Noé⁵⁵. C'est donc en toute bonne foi (dans tous les sens du terme) que le célèbre orientaliste allemand Friedrich Max Müller (1823-1900) pouvait écrire :

« Cette étude [comparative des croyances religieuses] marquera enfin la place véritable du christianisme parmi les religions du monde. [...] Elle nous montrera la main de Dieu, qui n'a jamais cessé de guider l'humanité, dans sa marche inconsciente vers le christianisme⁵⁶. »

Si, par la suite, il y eut évolution avec la mise au placard de l'origine biblique, la recherche archéologique resta longtemps marquée par l'idée des migrations dans l'évolution des peuples, et par extension, de la migration des mythes, à commencer par celui du Déluge. Dans ce contexte, l'origine la plus vraisemblable semblait être mésopotamienne, déjà mère avérée de la version biblique. Bien que minoritaires, quelques chercheurs pourtant en arrivèrent à la contester, plaçant pour une origine locale de la narration védique du Déluge ; ce fut le cas pour Max Müller, pour ne citer que lui. Plus tard dans le siècle et tout au long du XX^e, diverses théories virent le jour, intégrées notamment dans le cadre plus large de l'*Urheimat* (« foyer originel ») des proto-Indo-Européens et de leurs descendants, les Ārya (Aryens)⁵⁷. Mais qu'en est-il aujourd'hui ? À vrai dire, le sujet est d'une singulière complexité. C'est qu'à côté de la communauté non négligeable de ceux qui continuent à soutenir l'ancienne théorie d'une origine mésopotamienne du Déluge de Manu, on trouve une grande diversité d'explications faisant appel à différentes disciplines. Ainsi – résultat d'une sélection personnelle dont le seul but est de donner ici une petite idée de ce foisonnement⁵⁸ –, épinglons :

⁵⁴ Sur ces questions linguistiques, voir e.a. Gossart, 2019b, p. 10-26.

⁵⁵ Cité in Gossart, 2014, p. 101.

⁵⁶ Müller, 1869, p. xx.

⁵⁷ Sur ces questions, voir Gossart, 2019b et 2022.

⁵⁸ Ces aspects sont largement abordés et développés dans Ducoeur, 2016.

- l'idée de production locale et indépendante développée par l'anthropologue James George Frazer (1854-1941), selon laquelle l'esprit humain étant universel, ses productions – dont le mythe du Déluge – doivent l'être aussi⁵⁹,
- l'interprétation jungienne affirmant que « le déluge n'est que la contrepartie de l'eau qui anime et enfante tout⁶⁰ »,
- l'hypothèse mettant en rapport le Déluge et la poche contenant le liquide amniotique lors de l'accouchement⁶¹,
- la théorie laurasienne de Michael Witzel, sur laquelle je reviendrai.

Quelle que soit l'hypothèse envisagée parmi toutes celles évoquées ci-avant, aucune n'échappe à la critique – elles sont toutes plus ou moins éreintées par les partisans des hypothèses concurrentes. Cela étant, nous pouvons commencer par tenter de répondre à la plus simple de nos questions en suspens : le Déluge de Manu est-il local ou est-il importé ? S'il vient d'ailleurs, les regards se tournent le plus naturellement vers le voisin mésopotamien. Comme déjà précisé, cette hypothèse mésopotamienne s'inscrit dans le cadre plus général d'un diffusionnisme des peuples et des idées, et parmi les potentiels inspireurs eurasiens, ce sont les versions mésopotamiennes qui semblent être les plus proches du mythe indien. En outre, il est indéniable que, d'une manière générale, les relations régulières entre le monde mésopotamien et le sous-continent indien furent une réalité depuis, au moins, la première moitié du III^e millénaire AEC⁶². Toutefois, la tendance actuelle est de considérer qu'en dépit de contacts bilatéraux tant commerciaux que culturels, le sous-continent indien se développa de manière indépendante. Ainsi, il est maintenant admis que

« [...]a genèse de la première grande civilisation urbaine de l'Asie du Sud [*à savoir la civilisation harappéenne] s'est donc bien produite sur le sol de l'Indus en dehors de toute influence directe d'autres régions⁶³. »

Maintenant, la comparaison entre les textes mésopotamiens et indiens fait ressortir des points de divergence non négligeables, suggérant que, si les Déluges mésopotamien et indien peuvent appartenir à une même famille, ils n'ont pas les mêmes parents. Notons d'abord que le Déluge indien se situe hors du temps : aucun élément du récit ne permet d'avancer une datation, aussi timide soit-elle. Nous savons seulement qu'il se déroule à un moment non précisé vers le milieu du *kālpa*, ce qui est plutôt vague quand on se souvient qu'un *kālpa* dure approximativement 4,32 milliards d'années. Notons-le, cette caractéristique le distingue des autres Déluges, car les spécialistes peuvent se pencher avec quelque chance de résultat sur les versions mésopotamienne et biblique :

« Puisque dans la tradition sumérienne, Shuruppak était la seule ville dominante et que Kish a été la première après, il est probable que l'inondation attestée à Suruppak entre le Jemdet Nasr et les premières périodes dynastiques (et à Uruk et à Kish au même moment) est le déluge historique dont on s'est souvenu si longtemps après. Il est daté environ en 2900 avant J.C.

Il est donc plausible que le déluge mésopotamien en 2900 avant J.C. soit la base historique du récit biblique⁶⁴. »

⁵⁹ Cité in Le Quellec & Sergent, 2017, p. 280.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 281.

⁶¹ Dundes, 1988.

⁶² Gossart, 2019a, p.14-15.

⁶³ Rafique Mughal, 1989, p. 120.

⁶⁴ Seely, 2013, ch. "Un déluge « tout juste local »".

Il en est de même pour la Chine. Par exemple, à propos du Déluge de Yáo. En effet, le roi Yáo est identifié dans le *Zhúshū jinián* (« Annales écrites sur bambou » ; *Tchou-chou-ki-nien* dans la référence bibliographique), célèbre chronique historique antique sur les premiers âges de la Chine. Ces *Annales* situent en effet Yáo très précisément dans le temps, à savoir en l'an 2145 AEC.

« La 1^{re} année du règne [de Yao] fut Ping-tseu, 2145. Le souverain fut reconnu et résida à Ki. Il donna aux officiers Hi et Ho ses instructions pour régler le calendrier. »
(*Tchou-chou-Ki-Nien*, Livre premier⁶⁵)

Bien entendu, les dates citées dans les textes antiques chinois ne figurent pas telles quelles : elles sont le résultat de calculs passablement ardues, dans le détail desquels je n'entrerais pas. Je préciserai simplement qu'elles sont essentiellement basées sur la concordance entre les éclipses solaires mentionnées dans les textes et les tables astronomiques modernes.

Ensuite, il y a cette histoire de poisson, figure centrale du récit védique et absente des versions mésopotamiennes. Attention toutefois ! cette absence ne concerne que les seuls récits diluviens, car le mythe de l'homme-poisson est bien présent en Mésopotamie, en la personne d'Adapa, plus connu sous son nom d'Oannès que lui donna l'historiographe babylonien Bérosee. Adapa est mi-homme, mi-poisson, et c'est le premier des *apkallu*, dont la première « génération »⁶⁶, composée de sept sages, sortit de la mer pour enseigner aux humains :

« [...] du temps où les Sumériens vivaient encore comme des animaux, surgit du golfe Persique “une créature extraordinaire dont le corps était celui d'un poisson, mais en-dessous de la tête de la bête, il avait sa propre tête d'homme et des pieds qui doubleraient la queue du poisson... Oannès passait le jour parmi les hommes ; il leur enseignait les lettres, les sciences, les arts, les lois, la construction des cités et des temples et la géométrie ; il les initia à l'agriculture et à tout ce qui pouvait améliorer leur vie⁶⁷. ” »



Figure 13. Un apkallu vêtu de son costume de poisson. Assyrie, Nimrud ou Ninive.
(Photo Zunkir)

Dans le cas du mythe d'Oannès, on retrouve donc l'être d'origine non humaine, mi-homme mi-poisson, présent dans des versions du Déluge de Manu. De plus, même si l'histoire n'est pas la même puisqu'il n'est pas question de Déluge, d'autres éléments s'inscrivent dans des contextes voisins : la présence de sept sages, l'élément liquide à l'origine de la civilisation, etc.⁶⁸ Mais encore une fois, et pour importante qu'elle soit, la comparaison

⁶⁵ Biot, 2005.

⁶⁶ Plus tard, *apkallu* désignera d'autres personnages.

⁶⁷ Verheyden, 1975, p. 16.

⁶⁸ À l'appui d'une possible filiation entre les récits mésopotamien et indien, André et Denise Capart signalent, sans autre commentaires ni références, une tradition des Bhilsen, en Inde centrale. Dans ce récit, Râma fera couper la langue du poisson pour le punir d'avoir trahi le secret de l'assemblée divine. A. et D. Capart font le parallèle avec les textes mésopotamiens, où le dieu doit user d'un subterfuge pour avertir Utanapištim (voir *supra*, chapitre "Un cadre pour des Déluges", paragraphe "Les [suite note p. 26]

s'arrête là : ce n'est pas la même histoire puisqu'il n'y est pas question de Déluge.

En définitive, force est de constater que c'est l'hypothèse de l'origine locale qui tient le mieux la route, hypothèse qui est d'ailleurs privilégiée aujourd'hui par les indianistes⁶⁹, et que je choisis de suivre pour la suite ; origine locale certes, mais qui devra être nuancée et précisée, ainsi que nous le verrons dans un instant. Et dans cette optique, revenons brièvement sur cette petite énigme que constitue l'identité du poisson : est-il un simple animal, comme dans le *Śatapathabrāhmaṇa*, ou est-il un dieu, et dans ce cas, s'agit-il de Brahmā, comme précisé dans le *Mahābhārata*, ou de Viṣṇu/Kṛṣṇa, que l'on retrouve dans le *Matsyapurāṇa* et le *Bhāgavatapurāṇa* ? Cette évolution a vraisemblablement des causes religieuses, due plus précisément à une évolution du culte. En effet, et comme l'avait déjà avancé Eugène Burnouf en son temps, le *Mahābhārata* correspond à la période brahmanique, antérieure à l'émergence du vishnouisme, avec ses deux grandes divinités Viṣṇu et Kṛṣṇa présentes dans les *Purāṇa*. Dans la version la plus ancienne enfin, celle du *Śatapathabrāhmaṇa*, le poisson n'est pas encore divinisé. Dit autrement, il n'a pas encore été « récupéré » par le clergé pour les besoins de la cause (une technique dont toutes les religions ont plus ou moins usé et abusé, les brahmanes n'étant pas les derniers de la classe en ce domaine).

Qu'il soit divin ou simple animal, le poisson possède une corne (*śrīṅga*). Dans les diverses mythologies, la corne relève le plus souvent d'un symbolisme lunaire, et donc féminin, mais elle peut aussi devenir un symbole solaire, et donc mâle⁷⁰. Dans le cas qui nous occupe, c'est l'option lunaire qui devra être retenue. En effet,

« [...]es traditions de déluges [...] trahissent une conception cyclique du cosmos et de l'histoire [...]. Cette conception cyclique est confirmée aussi par la convergence des mythes lunaires avec les thèmes de l'inondation et du déluge, la lune étant par excellence le symbole du devenir rythmique, de la mort et de la résurrection⁷¹. »

Cela dit, à un niveau plus prosaïque, cette corne est bien pratique lorsqu'il s'agit de remorquer un bateau.



À l'origine, notre poisson n'est donc rien d'autre qu'un animal, mais un animal dont nous venons de souligner, par comparaison avec le mythe mésopotamien d'Oannès, toute l'importance en tant qu'élément civilisateur. Maintenant, encore une fois, posons-nous la question : le mythe du poisson civilisateur est-il un emprunt à la Mésopotamie, ou est-il d'origine locale ? Si l'on remonte à la plus ancienne civilisation du sous-continent, que nous connaissons sous le nom de civilisation harappéenne (ca. 2600-1900 AEC pour

Figure 14. Le signe d'écriture « poisson » se retrouve entre autres sur des objets que l'on qualifie de « sceaux », ici à droite d'un personnage en position de lotus. (E.J.H. Mackay, 1938, p. 334)

textes mésopotamiens"). [Capart, 1986, p. 68] Dans ce cas bien précis, il semble que l'importance d'un lien entre les deux traditions doive toutefois être relativisée. La référence à Rāma, septième avatar de Viṣṇu, indique qu'il s'agit d'une tradition plutôt tardive, à une époque où les relations régulières entre Inde et Mésopotamie étaient établies depuis fort longtemps. Il est donc possible qu'il y ait eu contamination.

⁶⁹ Voir par exemple Gonda, 1978, p. 25-46.

⁷⁰ Chevalier & Gheerbrant, 1982, p. 289.

⁷¹ Eliade, 1975, p. 182.

sa période d'apogée), dont nous venons de voir qu'elle était née « en dehors de toute influence directe d'autres régions », on retrouve bel et bien le poisson en tant qu'élément d'écriture ; une constatation qui n'est pas anodine pour une époque où les notions d'écriture et de sacré sont inséparables. Ainsi, il figure entre autres sur des objets que l'on qualifie de « sceaux », comme dans le cas de l'illustration n° 14. Il y est placé à droite d'un personnage assis en position de lotus.

Quoique l'écriture harappéenne soit encore indéchiffrée, certaines avancées dans la recherche permettent malgré tout de tirer quelques enseignements du signe « poisson ». Mais tout d'abord, pour bien comprendre ce qui va suivre, il est important de nous intéresser brièvement à une certaine caractéristique de la religion harappéenne, à savoir l'importance de l'eau.

Dans la partie haute de la ville de Mohenjo-daro comme dans d'autres grandes cités harappéennes, l'élément le plus spectaculaire du bâtiment appelé « la citadelle » est un bassin, souvent qualifié de « grand bain ». Il peut effectivement s'agir d'une piscine, les bâtisseurs ayant veillé à son étanchéité. On peut estimer que ce « bain » avait bien une vocation rituelle ; d'autant que l'usage de l'eau lustrale est largement répandue partout et à toutes les époques : lac sacré des temples égyptiens, mikvé juif, mystères d'Eleusis en Grèce, rituels shinto au Japon, baptême chrétien... Le but est toujours le même : purification, régénération, renaissance. Pour ce qui est du sous-continent indien, on pense d'abord aux nombreuses pratiques liées au Gange, telles l'immersion matinale dans le fleuve sacré, et le rituel des *dīyas*, petites lampes à huile évoquant les défunts, que l'on met à dériver au fil de l'eau. Et l'on trouve encore aujourd'hui, dans le monde indien, ces bassins appelés *tank* (terme passé dans la langue anglaise pour désigner des réservoirs... et accessoirement des chars d'assaut, mais c'est une autre histoire), destinés à différents usages, dont les bains rituels.



Figure 15. Un des bassins (tank) rituels jumeaux d'Anuradhapura (Sri Lanka, IV^e-X^e siècles EC), destinés aux ablutions royales. (Photo Jacques Gossart)

Il est donc fort possible que les grands bains des citadelles soient les ancêtres du *tank* indien, s'inscrivant dans une démarche de purification rituelle que certains chercheurs se sont plu à détailler, en comparaison des pratiques en usage dans les temples d'Ištar à Sumer et à Babylone : « [ce bain] aurait été entouré de salles où les hommes pouvaient venir s'unir rituellement "avec les prêtresses qui représentaient la déesse-mère à laquelle était consacré l'ensemble de la citadelle"⁷². » Ce n'est évidemment qu'une hypothèse,

mais les indices, sinon les preuves, vont tous dans le même sens et on peut se demander avec quelque raison « si l'attrait magico-religieux des Indiens pour les sources et les rivières, et surtout leur système de tabous et d'obligations concernant la pureté rituelle, qui se manifeste particulièrement par l'usage du bain sacré, ne dérivent pas de cette très ancienne valorisation de l'eau dans la culture harappéenne⁷³ ». Et d'ailleurs, un autre élément vient à l'appui de cette valorisation de l'eau en contexte religieux. Il s'agit de cette statuette en bronze, mise au jour à Mohenjo-daro et représentant une jeune femme aux traits australoïdes, généralement qualifiée de danseuse. Or, il se fait que cette « danseuse » n'est pas unique : outre l'existence d'un autre exemplaire, on en retrouve la représentation sous forme de graffiti gravé sur un fragment de poterie mis au jour à Bhirrana, site harappéen localisé sur la rive gauche de la Ghaggar-Hakra, cette rivière couramment identifiée à la mythique Sarasvatī. À propos de la statuette de Mohenjo-daro, il est intéressant de lire l'avis de l'archéologue Mortimer Wheeler sur ce qu'il considérait comme sa statuette préférée :



Figure 16. Cette statuette en bronze, mise au jour à Mohenjo-daro, représente une jeune femme, peut-être une danseuse, aux traits australoïdes. (National Museum de New Delhi)

« Voici son petit visage de style baluchi avec des lèvres qui boudent et un regard insolent. Elle a environ quinze ans, je pense, pas plus, mais elle est là avec ses bracelets jusqu'en haut des bras et rien d'autre. Voilà une fille parfaite, parfaitement sûre d'elle-même et du monde. Il n'y a rien comme elle, je crois, dans tout l'art ancien⁷⁴. »

Il ne fait aucun doute que cette « danseuse » n'est pas une banale jeune fille, et le témoignage de Wheeler est éloquent. En fait, tous ceux qui ont étudié ces danseuses s'accordent sur le fait que nous nous trouvons en présence de séduisantes *apsara*, des nymphes célestes d'une grande beauté. Présentes dans l'hindouisme, mais aussi dans le bouddhisme, elles sont nées du barattage de la mer de lait. Dans les légendes, on les voit très souvent s'amuser à troubler sages et ascètes en les faisant « répandre leur semence ». Comme leur nom l'indique (*apsu*, « dans les eaux »), elles sont associées à l'eau, et déjà dans le *R̥g-veda* :

« Le roi, engendrant la parole, jaillissant, vient apporter les eaux aux vaches. Le favorable, purifié par le corps des dieux, saisit les impuretés, s'approche, étant préparé.

⁷² Hypothèse de l'historien et mathématicien indien Damodar Dharmananda Kosambi, citée et commentée in Angot, 2017, p. 79.

⁷³ Tardan-Masquelier, 1999, p. 25.

⁷⁴ Cité in Mahadevan, 2011, p. 19. [Ma traduction]

Ô Soma, tu as été trait par les hommes, alentour. Vu par les hommes, tu conduis la vague de la sagesse dans les coupes. Car ces nombreux flots sont pour toi, pour faire venir mille chevaux bais, ensemble, dans la coupe.

Les Apsaras, allant à l'océan, assises, sagement au milieu, ont coulé vers Soma.

Elles le stimulent. Elles demandent au purifié, favorable, l'union à la grande maison [⁷⁵le Brahman, l'Absolu], indemnes. »

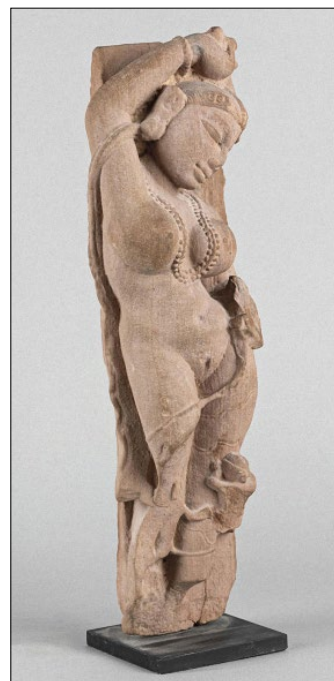
(*Rg-veda*, 9.78.1-3⁷⁵)

Ici assimilées aux rivières « allant à l'océan », elles « appartiennent à la mer » dans une autre version :

« Les Apsaras appartenant à la mer, assises à l'intérieur, ont ruisselé vers Soma de pensée inspirée. »

(*Rg-veda*, IX.78.3⁷⁶)

Figure 17. Statuette d'une apsara. Grès, 52 cm, XI^e ou XII^e siècle, Inde du Nord. (DR)



Il semble donc bien que, dès les temps védiques, les *apsara* soient liées aux eaux, qu'il s'agisse des rivières ou des océans. Mais pour ne rien glisser sous le tapis, je préciserai toutefois que le terme sanskrit *samudrá* (« océan ») peut avoir plusieurs significations (e.a. « atmosphère »). C'est la raison pour laquelle Alexandre Langlois préféra, en son temps, ne pas traduire *samudrá*.

« Les Apsaras qui siègent dans le Samoudra assistent le sage Soma, et précipitent ses flots. Elles lancent ce (dieu) qui doit conquérir le ciel ; elles honorent ce maître pur et invincible. »

(*Rg-veda*, 7.3.3.3⁷⁷)

Langlois précisait d'ailleurs en note que « [l]es Apsaras sont les ondes personnifiées ; et ce sont ici les ondes qui reposent dans le vase des libations, appelé Samoudra. Le commentaire croit qu'il est ici question de l'Air et de ses nymphes⁷⁸. » Mais bref, l'un dans l'autre, nonobstant les hésitations d'Alexandre Langlois et sur la base des travaux les plus récents, on peut considérer avec une certaine sérénité que les *apsara* possèdent, dès l'époque du *Rg-veda*, la nature de nymphes des eaux. En outre, il semble qu'elles ne soient pas d'origine aryenne, mais bien harappéenne, leur présence dans le *Rg-veda* étant le résultat d'un emprunt. C'est à cette conclusion qu'arrive l'indianiste Iravatham Mahadevan, un des plus éminents spécialistes de l'écriture harappéenne. Dans une étude centrée sur le signe FISH et les signes apparentés, Mahadevan constate en effet que

« les signes FISH sont des idéogrammes représentant les nymphes d'eau dont les activités étaient centrées autour du Grand Bain. La nymphe d'eau de l'Indus correspond étroitement au hiérodoule [⁷⁷les prêtresses d'Ištar] mésopotamien [...] et aux *apsara* et *gandharva* [⁷⁸époux des *apsara*] mentionnés dans le RV et plus tard dans la littérature sanskrite.

⁷⁵ Le Bévillon, 2024.

⁷⁶ Jamison & Brereton, 2014. [Ma traduction]

⁷⁷ Langlois, 1984.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 489, col. dte, note 1.

[...]

Les deux célèbres figurines de danseuses de bronze trouvées à Mohenjodaro peuvent être identifiées comme des représentations réalistes de nymphes d'eau⁷⁹.

[...] »

Et il conclut :

« Les légendes des apsara célestes et de leur badinage avec les êtres humains, que l'on rencontre déjà dans le RV et de plus en plus dans la littérature ultérieure, peuvent être interprétées comme la survivance et la réémergence progressive des cultes pré-aryens et non-aryens de la Déesse Mère et de ses divinités associées⁸⁰. »

Le poisson de notre Déluge serait donc d'origine harappéenne, lié au culte de la déesse-mère. Voilà qui ne fait que renforcer ce que je disais plus haut à propos du symbolisme de la corne de Matsya. Et, ce n'est sans doute pas un hasard, l'une des plus célèbres *apsara*, dénommée Adrikā, fut maudite par un ascète qu'elle avait tenté de séduire et transformée en... poisson.

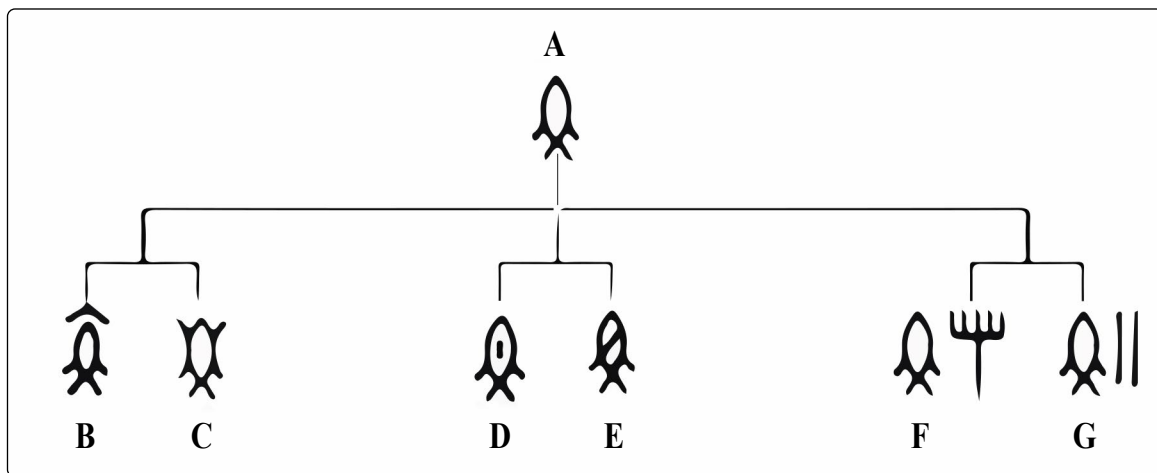


Figure 18. Le signe FISH et ses variantes. (Mahadevan, 2011, p. 34)

Le fin mot de l'histoire ?

Selon toute vraisemblance, le Déluge indien est donc d'origine locale, et remonte aux temps harappéens. (Rappelons-nous d'ailleurs qu'André et Denise Capart situent le périples de Manu dans la vallée de l'Indus, centre du développement de la civilisation harappéenne.) Fort bien, mais dans ce cas, comment expliquer que le Déluge de Manu ait tant de points communs avec d'autres versions ? lesquelles versions semblent par ailleurs être toutes plus ou moins cousines. Comme le faisait remarquer l'écrivain Jacques Lacarrière, « [r]ien, au fond, n'est plus monotone qu'un Déluge. Les descriptions que l'on en trouve dans les autres mythologies [...] se ressemblent, pourrait-on dire, comme deux gouttes d'eau⁸¹. » On peut bien sûr avancer l'hypothèse de J. G. Frazer évoquée plus haut, selon laquelle l'esprit humain étant universel, ses productions doivent l'être aussi, mais les similitudes de détails que l'on retrouve dans des récits géographiquement fort éloignés suggèrent plutôt la piste d'une origine commune. C'est dans cette voie que s'est engagé l'indianiste Michael Witzel, auteur de la théorie dite pangéenne. Recourant aux disci-

⁷⁹ Mahadevan, 2011, p. 19. [Ma traduction]

⁸⁰ *Ibid.* p. 23.

⁸¹ Lacarrière, 2002, p. 291.

plines de la linguistique comparée et de la génétique, il a estimé pouvoir reconstituer les premières mythologies de l'humanité en s'appuyant sur un groupe de mythes se transmettant de tradition-mère en traditions-filles aux générations suivantes. Dans sa démarche, Witzel avance qu'il est possible de distinguer deux familles de mythes qui correspondent aux deux super-continents issus de la fracture de la Pangée : Laurasia et Gondwana. Pour ce qui concerne le thème du Déluge, Witzel se concentre sur la mythologie laurasienne, laquelle se caractérise par un certain type de mythes de création impliquant des eaux primordiales et une terre flottante. À l'appui de sa théorie, il évoque les Selknam, chasseurs cueilleurs nomades de la Terre de Feu, dont les derniers représentants ont disparu au milieu du XX^e siècle, victimes de la colonisation. Un de leurs récits mythiques décrit en effet une submersion mondiale, les rescapés cherchant refuge dans des embarcations et débarquant dans les montagnes. Michael Witzel fait ainsi remonter le mythe diluvien originel au paléolithique moyen, c'est-à-dire entre 150 000 et 65 000 AEC⁸². Il défend donc clairement une origine paléolithique unique de ce mythe pour l'ensemble de l'humanité.



Figure 19. Selknam de la Terre de Feu, 1917. Ces chasseurs cueilleurs nomades ont disparu depuis le milieu du XX^e siècle, exterminés par les colons européens. (Domaine public, photo Charles Wellington Furlong)

Évidemment, la démonstration de Witzel implique que ces fossiles vivants que furent les Selknam aient été préservés de toute influence extérieure ; une position que tout le monde n'est pas prêt à partager. Mais au-delà des arguments avancés par certains amérindianistes, pour qui les mythes sur les inondations en Amérique du Sud ont été presque entièrement influencés par le récit mésopotamien⁸³, la méfiance à l'égard de ce genre de théorie a des causes plus profondes, de nature dogmatique. Car ces théories redonnent en quelque sorte ses lettres de noblesse à cette lointaine période qu'est le paléolithique. Mais admettre que nous, humains civilisés et raffinés, partageons les mêmes croyances que ces êtres frustes du paléolithique n'est tout simplement pas acceptable pour les partisans d'un *Ex oriente lux* façon Mésopotamie. Comme le constatait le préhistorien Marcel Otte,

« nous savons tous que les peuples façonnent eux-mêmes leur propre destin. Mais on préfère ne pas l'envisager quand il s'agit de peuples antérieurs à nous, forcément inférieurs ! On refuse le droit aux néandertaliens d'inhumer leurs morts, de pratiquer des rituels, de faire de la musique. On croit voir une disparition collective due à des modifications climatiques catastrophiques. On cherchera toujours des causes extérieures à une pensée qui ne pouvait pas être vraiment performante, un peu comme on laisse sous-entendre que ce fut aussi le cas pour les anciens peuples colonisés et

⁸² Witzel, 2012, ch. 3.

⁸³ Voir par exemple le débat autour de la publication *Why is it that nearly every ancient culture around the world has a flood myth but a worldwide flood theory is not accepted by historians?*, www.reddit.com

ainsi justifier l'anéantissement de leur culture. La seule différence, c'est que ceux-ci sont encore (un peu) en vie, tandis que les paléolithiques ont disparu. À l'indigence intellectuelle s'est ajoutée une insidieuse connotation raciste rétrospective⁸⁴. »

Si donc la direction empruntée par Michael Witzel ne peut que susciter le malaise dans certains cénacles, elle s'inscrit dans une tendance de fond dont les promoteurs ont décidé de casser les codes académiques⁸⁵. Ainsi peut-on constater que

« [I]es figurations, les représentations, les mythes contes et légendes ont traversé l'espace et le temps. Depuis les époques les plus reculées de la Préhistoire jusqu'à des périodes récentes, on retrouve des matrices de représentations et de mises en récits partagées, quels que soient les peuples, les périodes et les localisations. [...] [N]ous sommes confrontés à des matrices de croyances et de mises en sens qui semblent communes à l'humanité⁸⁶. »

S'appuyant sur les travaux de l'historien Julien d'Huy⁸⁷, la psychothérapeute Régine Gossart compare les transformations successives des mythes – qui pourtant gardent des traits communs – à « l'héritage biologique qui se transmet de génération en génération, avec ses constantes et ses légères modifications. Il s'agit donc d'une transmission verticale, phylogénétique, d'une génération à l'autre⁸⁸. » Mais pour continuer à exister, les mythes doivent vivre dans le psychisme humain ; un phénomène qui peut s'expliquer en faisant appel à la théorie psychanalytique. Évoquant des concepts comme l'inconscient, le besoin de représentation, le besoin de compréhension et le temps, R. Gossart fait alors appel aux travaux de Carl Gustav Jung :

« Nous rencontrons ici une couche psychique commune à tous les humains, faite chez tous de représentations similaires – qui se sont concrétisées au cours des âges dans les mythes – couche que j'ai appelée pour cela l'inconscient collectif. Celui-ci n'est pas le produit d'expériences individuelles ; il nous est inné, au même titre que le cerveau différencié avec lequel nous venons au monde. Cela revient simplement à affirmer que notre structure psychique, de même que notre anatomie cérébrale, porte les traces phylogénétiques de la lente et constante édification, qui s'est étendue sur des millions d'années. Nous naissons en quelque sorte dans un édifice immémorial que nous ressuscitons et qui repose sur des fondations millénaires⁸⁹. »

C'est dans ce cadre que je conclurai brièvement, avec une trame synthétique en trois points, retraçant l'historique de la version indienne du Déluge ; simples pistes de réflexion qui ne demandent qu'à se développer et évoluer.

I. Le concept de Déluge en Inde trouve son origine dans un mythe premier remontant au paléolithique moyen, mythe premier considéré comme l'ancêtre commun à tous les récits diluviens.

II. Les premières possibles traces du mythe indien remontent au temps de la civilisation

⁸⁴ Otte, 2018, p. 008. [Traduction]

⁸⁵ Cette évolution se remarque entre autres dans le regard porté sur Neandertal, tel qu'évoqué plus haut. Ainsi, dans un récent podcast intitulé "Neandertal était-il vraiment une espèce différente de 'sapiens' ?", *Sciences et Avenir* introduisait ainsi le sujet : « Forts de leurs singularités propres, les deux groupes dévoilent cependant des similitudes troublantes. Et les plus récentes études archéologiques montrent Neandertal comme un être social, maîtrisant le feu, habile à la taille des pierres et capable de fabriquer des bijoux. » [Ignasse, 28.07.24]

⁸⁶ Gossart, 2023, p. 1.

⁸⁷ d'Huy, 2020.

⁸⁸ Gossart, 2023, p. 2.

⁸⁹ Cité in Gossart, 2023, p. 4.

harappéenne, avec la présence du poisson en tant que symbole lié à l'eau et à la déesse-mère.

III. Dans les temps brahmaniques, le mythe jusque-là transmis oralement, est mis par écrit. Dans sa version la plus ancienne, il met en scène les deux acteurs principaux : l'Homme primordial et le poisson. Dans un deuxième temps, et sous la pression du contexte religieux dominant à l'époque, le poisson est divinisé, identifié d'abord à Brahmā, puis à Viṣṇu/Kṛṣṇa.

Les dix *avatāra* de Viṣṇu

Si Viṣṇu est la divinité principale du vishnouisme, l'une des deux grandes écoles de l'hindouisme (l'autre étant le shivaïsme), le culte populaire le connaît le plus souvent sous la forme des incarnations (*avatāra*, « descente ») dans lesquelles il se manifeste chaque fois que la loi cosmique (*dharma*) est menacée. Selon le décompte le plus connu, ces incarnations sont au nombre de dix soit, dans l'ordre d'apparition : 1. Matsya le poisson, 2. Kūrma la tortue, 3. Varāha le sanglier, 4. Narasiṃha l'homme-lion, 5. Vāmana le nain, 6. Paraśurāma, 7. Rāma, 8. Kṛṣṇa, 9. Buddha^(*), (variantes : 8bis ou 9bis. Balarāma), 10. Kalkī^(**). Mais bien sûr, cette liste d'*avatāra* peut varier et on peut ainsi en dénombrer quatre, six ou vingt-deux, le *Bhāgavatapūraṇa* estimant quant à lui que ces incarnations sont innombrables. Et parmi ces avatars innombrables, on retrouve le nom d'un certain Jésus, récupéré sans plus de façons, à l'instar du Buddha.



Figure 20. Les dix *avatāra* de Viṣṇu. Matsya se trouve en haut à gauche. Tourner ensuite dans le sens anti-horaire pour coïncider avec la liste ci-dessus (Lithographie de Raja Ravi Varma, domaine public)

^(*) L'intégration de Buddha dans le panthéon hindou est apparue assez tardivement, probablement au VIII^e siècle comme une expression de la contre-réforme brahmanique au bouddhisme, entamée au II^e siècle AEC.

^(**) C'est sous cette incarnation que Viṣṇu viendra détruire l'univers.

Sur l'auteur de cet article



Orientaliste, écrivain et conférencier, Jacques Gossart est cofondateur et secrétaire général de Kadath. Il a publié de nombreux livres et articles sur l'origine des civilisations, dont • *La longue marche du svastika*, • *Les Atlantes, hier et aujourd'hui*, • *Aux origines de la Chine*, • *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen*.

Bibliographie

- *Civilisations anciennes du Pakistan*, Bruxelles, Musées royaux d'Art et d'Histoire, 1989.
- *La Bible de Jérusalem*, Paris, Les éditions du Cerf, 2006.
- *Les fleurs de la pensée chinoise*, Paris, Presses du Châtelet, 2007.
- ANGOT Michel, *Histoire des Indes*, Paris, Les Belles Lettres, 2017.
- BASU Major B. D. (Ed.), *The Sacred Books of the Indus, Volume XVII, Part 1, The Matsya Puranam, Chapters 1–128*, Allahabad, The Pāṇini Office, 1916.
- BIOT Édouard (trad.), *Tchou-chou-ki-nien, Annales de bambou*, collection Les classiques des sciences sociales, université du Québec à Chicoutimi, 2005 (1841-1842).
- BURNOUF Eugène (trad.), *Le Bhâgavata Purâṇa, ou Histoire poétique de Kṛichṇa*, Paris, Imprimerie royale, 1847.
- CAPART André et Denise, *L'homme et les déluges*, Bruxelles, Hayez Editeur, 1986.
- CHAKRABARTI Dilip K. (Ed.), *History of Ancient India*, New Delhi, Vivekanand International Foundation & Aryan Books International, 2023.
- CHAMBRY Émile (trad.), *Platon : Sophiste – Politique – Philèbe – Timée – Critias*, Paris, Flammarion, 1969.
- CHAVANNES Édouard (trad.), *Les mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien*, Tome premier, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, 1967 (1895-1905).
- CHEVALIER Jean & Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont / Jupiter, coll. Bouquins, 1982 (1969).
- DANG Ngheim Van, "The Flood Myth and the Origin of Ethnic Groups in Southeast Asia", *Journal of American Folklore*, 106, 1993.
- DEGRÂCES Alyette (trad.), *Les Upaniṣad*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2014.
- DE SANTILLANA Giorgio & Hertha VON DECHEND, *An Essay Investigating the Origins of Human Knowledge and Its Transmission Through Myth*, Boston, Gambit, 1969. – Publié en français sous le titre *Le moulin d'Hamlet, La connaissance, origine et transmission par les mythes*, Paris, Éditions Édité, 2012.
- D'HUY Julien, "De l'origine du chien et de sa diffusion à l'aune de sa mythologie", *anthropozoologica*, 57, 7, 2002.
- D'HUY Julien, *Cosmogonies, La Préhistoire des mythes*, Paris, Éditions La Découverte, 2020.
- DUCŒUR Guillaume, "Le mythe du déluge de l'Inde ancienne et les théories des origines entre 1829 et 1872", *Revue de l'histoire des religions*, 3, 2016.
- DUNDES Alan (Ed.), *The flood Myth*, Berkeley / Los Angeles / London, University of California Press, 1988.
- EGGELING Julius (Transl.), *The Satapatha Brahmana*, Part I, in Müller, *Sacred Books of the East*, Vol. 12, 1882, <https://sacred-texts.com/hin/sbr/index.htm>
- ELIADE Mircea, *traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1975 (1964).
- ESNOUL Anne-Marie et Olivier LACOMBE (trad.), *La Bhagavad Gîtâ*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1976 (1972).
- FAUCOUNAU Jean, "Une nouvelle théorie pour expliquer le Déluge", *Kadath*, 96, 2002.

- FIGUIER Louis, *La terre avant le déluge*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1883.
- FLORI Jean, Henri RASOLOFOMASOANDRO, *évolution ou création ?*, Dammarie les Lys, Editions SDT, 1974.
- FRÉDÉRIC Louis, *Le nouveau dictionnaire de la civilisation indienne*, deux volumes, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. Bouquins, 2018 (1987).
- GANGE Françoise, *Les Dieux menteurs, Notre mémoire ensevelie : l'humanité aux temps de la Déesse*, Tournai, La Renaissance du Livre, 2002.
- GONDA Jan, "De indische zondvloed mythe", *Mededelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen*, 41 (2), 1978.
- GORCE Maxime & Raoul MORTIER (dir.), *Histoire Générale des Religions*, Paris, Librairie Aristide Quillet, vol. V, 1951.
- GOSSART Jacques, *Aux origines de la Chine, Entre mythe et histoire*, Escalquens, Éditions Oxus, 2014.
- GOSSART Jacques, *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen – Tome premier –*, Bruxelles, Éditions Kadath, www.kadath.be, 2019a.
- GOSSART Jacques, *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen – Tome deuxième –*, Bruxelles, Éditions Kadath, www.kadath.be, 2019b.
- GOSSART Jacques, *Aryens et Harappéens : frères jumeaux ou frères ennemis ? Quand archéologie et idéologie s'emmêlent*, Bruxelles, Éditions Kadath, www.kadath.be, 2022.
- GOSSART Jacques et Patrick FERRYIN (dir.), *Déluges et peuples engloutis*, Escalquens, Éditions Oxus, 2013.
- GOSSART Régine, *Permanence des mythes et des figurations, Permanence des figurations, des représentations et des mythes dans l'histoire : balade dans les recoins du psychisme humain*, Éditions Kadath, www.kadath.be, 2023.
- HUET Gérard, *Dictionnaire sanskrit-français*, The Sanskrit Heritage Site, <http://sanskrit.inria.fr>, 2016.
- IGNASSE Joël, "Neandertal était-il vraiment une espèce différente de 'sapiens' ?", *La Rédaction Sciences et Avenir*, www.sciencesetavenir.fr, 28.07.24.
- JAMISON Stephanie W. & Joel P. BRERETON (Transl.), *The Rigveda, The Earliest Religious Poetry of India*, New York, Oxford University Press, 2014.
- LABAT René (trad.), "Récits du Déluge", *Kadath*, 32, 1979.
- LACARRIÈRE Jacques, *Au cœur des mythologies, En suivant les dieux*, Paris, Gallimard, 2002.
- LANGLOIS A. (trad.), *Rig-Véda, ou livre des hymnes*, Paris, Jean Maisonneuve Éditeur, 1984 (1872).
- LE BÉVILLON Hervé (trad.), *Rig Veda, Traduit du sanskrit védique*, www.rigveda.fr/, 2024.
- LE QUELLEC Jean-Loïc & Bernard SERGENT, *Dictionnaire critique de mythologie*, Paris, CNRS Éditions, 2017.
- MACKAY E.J.H., *Further Excavations at Mohenjodaro: Being an Official Account of Archaeological Excavations at Mohenjo-daro carried out by the Government of India between the years 1927 and 1931*, Delhi, 1938.
- MAHADEVAN Iravatham, "The Indus Fish Swam in the Great Bath: A New Solution to an Old Riddle", *Bulletin of the Indus Research Centre*, 2, 2011.

- MÜLLER Max, Fellow of All Souls College, Oxford, *Chips from a German Workshop, Vol. I. Essays on the Science of religion*, New York, Charles Scribner and Company, 1869. – Publié en français sous le titre *Essais sur l'histoire des religions*, Paris, Librairie académique Didier et C^{ie}, libraires-éditeurs, 1872.
- MÜLLER Max (Ed.), *Sacred Books of the East*, Oxford, Oxford University Press, 1879-1910.
- OTTE Marcel, “Out of Asia, or How we can Fight Dogmatism”, *Global Journal of Archaeology & Anthropology*, Volume 6, Issue 1, 2018.
- PIVIN Jean-Claude (trad.), *Les semailles des Kurus : Extraits choisis du Mahābhārata*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- PRABHUPĀDA A.C. Bhaktivedanta Swami, *Le Śrīmad Bhāgavatam de Kṛṣṇa-Dvaipāyana Vyāsa*, trois volumes, Valençay, Éditions Bhaktivedanta, 1976-1978.
- RAFIQUE MUGHAL, “La naissance de la civilisation de l'Indus”, in *Civilisations anciennes du Pakistan*, 1989.
- RYAN William & Walter PITMAN, *Noah's Flood: The New Scientific Discoveries about the Event That Changed History*, New York, Simon & Schuster, 1998.
- SEELY Paul, *Regard scientifique et théologique sur le déluge de Noé*, Science & Foi, <https://scienceetfoi.com>, 2013.
- SINGH Rana P.B., “Geographical Thoughts in Ancient India: Envisioning Cosmology and Nature”, in Chakrabarti, *History of Ancient India*, Vol. IX: Science and Technology, Medicine, chapter 13, 2023.
- STREHLI Georges (trad.), *Les lois de Manu, Le Manavadharmashastra*, Paris, Les Belles Lettres, 2022.
- TARDAN-MASQUELIER Ysé, *L'hindouisme : Des origines védiques aux courants contemporains*, Paris, Bayard Éditions, 1999.
- TOURNAY Raymond Jacques et Aaron SHAFFER (trad.), *L'épopée de Gilgamesh*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2007 (1994).
- VERHEYDEN Ivan, “L'histoire d'Oannès commence à Sumer”, *Kadath*, 11, 1975.
- WITZEL Michael, *The Origins of the World's Mythologies*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

KADATH Assoc.
Rue de Sambre 12 - A1
B-7850 Enghien, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy